



INVITATION
À ÉCRIRE

**Livres /
à vous!**
à Voiron

Recueil des textes de l'invitation à écrire

Sommaire

- 5- **Un amour de poney** (Adeline Healy-Leloup)
- 6- **Alma Mater** (Jacqueline Zerbini)
- 8- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (Ann Sellyn)
- 9- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (Annie Mathieu)
- 10- **La bouillabaisse** (Christiane Willigens)
- 11- **Tchador** (Catherine PIN)
- 12- **Alors debout et en marche** (PE)
- 14- **Sans titre** (Gaïa C-R)
- 16- **C'est pas du cinéma** (Dominique Chappey)
- 17- **C'est elle... c'est pas moi** (Chantal Sorel)
- 18- **Chat alors !!** (Bernadette Doyeux)
- 20- **Le bretzel** (Christophe Garnier)
- 22- **Illumination** (Corinne Deniau-Pezeire)
- 24- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (Dominique Bardin)
- 26- **Sans titre** (Emily Bideau)
- 28- **A mes chères petites peurs** (Adeline)
- 29- **Meurtre au basilic** (Eliott)
- 30- **Elle et les autres** (Violette Chabi)
- 31- **Elle ou lui** (Anne Bouillet)
- 32- **Erica** (Laetitia Penel)
- 34- **La descente enchantée** (Eric Jean-Baptiste)
- 36- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (Isabelle Françon)
- 38- **Pour après** (Jean Dherbey)
- 40- **Je ne sais plus vraiment comment tout a commencé** (anonyme)
- 41- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (Jeanne Kermorvant)
- 42- **11 septembre** (Joël Poulet)
- 43- **Joséphine et Mathurin** (Josette Cornec)
- 45- **Lièvre-toi et marche** (Yve Bressande)
- 46- **Sans titre** (Lisa Mollier)
- 47- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (Marion Krafft)
- 49- **Sans titre** (Pascale Mébarki)
- 50- **Mektoub** (Violette Chabi)
- 51- **Le trésor de la bibliothèque** (Mélanie Moulin)
- 53- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (MeLL'*M)
- 55- **Disparition en Amazonie** (Mestrel Aude)
- 57- **D'un hiver à l'autre** (Kate)
- 59- **C'est elle qui a commencé...** (Libertine)
- 60- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (Pascale Reynaud)
- 61- **Betty et Je (Histoire d'amour)** (Philippe Pech)

- 63- **Récréation** (André Capitan)
- 64- **Le singe de Harlem** (Anonyme)
- 65- **Science-fiction** (Soazig Kerdaffrec)
- 66- **Repas de famille** (Someone)
- 68- **Longitudinalement** (Sylvette Michel)
- 69- **Sans-titre** (Tymélia)
- 71- **Un éclat de lumière** (PE)
- 73- **Infiltration** (Ana Berthier)
- 75- **Un air de déjà vu** (Aurélie Pawlak)
- 77- **C'est elle qui en avait eu l'idée...** (Thérèse Flores)
- 78- **Léah** (Bobinette)
- 79- **C'est elle qui en avait eu l'idée** (Michèle Debacq)
- 80- **C'est elle qui en avait eu l'idée** (Henriette Riethmuller)
- 81- **Ambition et manipulation** (Léon Vysler)
- 82- **Coudre sur la peau des autres** (Philippe Durpoix)
- 84- **Nouvelle galaxie** (Philippe Durpoix)
- 85- **Maman** (Géraldine Jimenez)
- 87- **C'est pas moi !** (Cyprien Raphaëre)
- 89- **C'est elle qui en avait eu l'idée** (Marylène Delphin)
- 91- **Sans titre** (Eline)
- 93- **Un plat qui se mange froid** (May)
- 94- **Au menu du jour** (Cézenne)
- 95- **Au bout de la ligne...** (Renée Lemonnier)
- 98- **Mademoiselle M...** (Patrick Masson)

Un amour de poney (Adeline Healy-Leloup)

C'est elle qui en avait eu l'idée, mais sa copine l'avait tout de suite trouvée merveilleuse. Les cahiers de vacances pour préparer l'entrée à la grande école, ça va un moment et maman qui est occupée avec les petits frères...

La longe laissée à l'entrée du pré fut providentielle. Chaque fillette, chacune son tour jouerait le rôle du cheval. On s'affaire avec des mains minuscules à attacher la corde autour du ventre de l'autre avec ces fameux nœuds dont l'apprentissage a nécessité tant d'efforts cette année.

Et puis le poney s'est rapproché et l'idée s'est imposée. Allons-le promener!

Attacher la corde au licol fut laborieux mais parfaitement accompli.

Est-ce le vent dans les feuillages, l'envol d'un étourneau ou l'éclat de rire joyeux des petites filles qui le surprit ? En un éclair la longe ceinturant la taille des enfants se tendit. L'animal s'enfuit dans un cauchemar d'écume, de ruades et de coups de sabots. Il s'enfuit toujours plus vite et toujours plus fou, poursuivi par un nuage de poussière de douleur et de cris de terreur. Il s'enfuit poursuivi par le fracas assourdissant des membres, des nuques et des colonnes qui se brisent.

Le poney galopera longtemps encore, traînant derrière lui un petit couple de pantins sans vie et le cortège infiniment triste de leurs familles endeuillées à jamais.

Alma Mater (Jacqueline Zerbini)

La décrire n'est pas facile : elle a eu tant et tant de visages, tant et tant de silhouettes et depuis si longtemps !

Drapée à l'Antique dans une longue toge immaculée, épaule dénudée, hiératique et maternelle, un sceptre comme seul atour, coiffée d'une sage couronne de chêne ou de laurier...

Poitrine nue, bonnet phrygien des esclaves affranchis couvrant sa chevelure éclatée, serrant dans la main gauche le fusil, fouguese guerrière passionnée, guidant les autres, levant dans sa main droite le drapeau rouge de la liberté flottant vers le ciel !

C'est Elle !!!

Elle c'est Marianne; Elle c'est la déesse de la liberté, Elle c'est la première fille de la République, la «Res Publica».

Quant à son prénom très « fille du peuple», il lui a été donné, dit-on, par un chansonnier-poète languedocien... ?

Depuis les terribles années sanglantes qui mirent à bas, et à quel prix, les monarques absolus, les rois de droit divin et les petits hobereaux de campagne,

C'est Elle qui figure sur les sceaux officiels,

C'est Elle qui confère aux documents de la République Française le respect qui leur est dû,

C'est Elle qui voyage dans le monde, accompagnant lettres d'amour ou de licencement....

Qu'elle ait les traits de Brigitte, Catherine, Mireille ou Laetitia,

c'est Elle qui, présente en buste dans toutes les mairies et écoles de France, gravée ou peinte sur les monuments officiels, maintien grave, souriante et majestueuse à la fois ,rappelle à tous que la République est «laïque, une et indivisible»,et que sa devise reste encore

«Liberté, Egalité, Fraternité», que tous ses enfants le veuillent ou non.

Belle et généreuse idée, Marianne!

Il est vrai que tes compagnons de lutte ,de Georges qui y laissa la vie, aux Communards, à Léon, Victor, Jules et ses cohortes de hussards noirs, tous t'ont soutenue de toutes leurs forces, de toute leur âme... Avec eux tu es parvenue à faire vivre un rêve : Egalité, Justice, Solidarité, même si quelques «pisse-froid», quelques empereurs, vrais ou faux petits, ont marqué ton parcours de faux-pas.

S'te plaît Marianne, ne te repose pas sur tes lauriers et rapplique dare-dare.....

Les despotes sont toujours à nos portes ! La liberté, la justice et l'égalité se font la malle dans ton pays !

Telle Pénélope, il te faut « mettre et remettre cent fois l'ouvrage sur le métier», Marianne !

L'ennemi a un peu changé de visage; mais ce sont bien les mêmes loups qui rôdent et hurlent :

« A mort la gueuse ! »

« Je ne concevais pas d'autre manière de vous rendre heureux que par le bonheur commun. J'ai échoué. » Gracchus Babeuf, révolutionnaire (1760-1797) à sa femme et ses trois enfants, avant de mourir.

Marianne, montre-lui, à Gracchus, que non, qu'il n'a pas échoué, lui qui affirmait aussi :

« La terre n'est à personne, les fruits sont à tout le monde »

C'était bien ça, ton idée, à toi aussi, Marianne, mère nourricière ?

C'est bien toujours ça ? Rassure-moi... »

Ce soir, j'ai un peu froid !

C'est elle qui en avait eu l'idée... (Ann Sellyn)

ELLE aime les fleurs, les plantes et les arbres.

ELLE vit au 8^{ème} étage d'un immeuble en banlieue. Pas de terrasse mais un balcon où elle a décidé de créer un jardin suspendu, une oasis de verdure, un havre de paix au milieu du béton. C'est une rêveuse, une romantique, un brin artiste, une écorchée vive parfois...

D'abord, elle a commencé en mêlant harmonieusement les saveurs des plantes aromatiques aux couleurs des fleurs : kalanchoë, verveine citronnée, dipladénia, menthe, bégonia, tomates cerise, basilic, persil, lierre, ciboulette et rosier. A part une clématite qui ne s'habitua pas au balcon, toutes les autres y élurent domicile avec bonheur.

Devant un tel succès, elle choisit un nouveau pensionnaire. Elle acheta à un ami féru de plantes aquatiques un nénuphar nain qu'elle installa dans une grande vasque. Dès la belle saison, il fleurit : 1, 2, 3, 4, jusqu'à 5 fleurs d'un jaune délicat qui flottent gracieusement à la surface de l'eau. Quand elle les contemple, elle n'est plus dans son immeuble en bordure de l'autoroute, elle est...dans le jardin de Giverny, elle est ...au musée de l'Orangerie et elle se noie dans les merveilleux nymphéas de Claude Monet.

Alors, elle décida de voir plus grand pour son jardin citadin. Par un beau matin de septembre, elle partit avec LUI dans une jardinerie. LUI, c'est un homme de sciences et de chiffres, calme, posé, un sage et ...elle l'aime passionnément ! Il adore le raisin. Alors, elle décida de lui offrir un cep de vigne. Elle s'adressa à un vendeur qui haussa un sourcil goguenard en apprenant qu'elle voulait cultiver du raisin au 8^{ème} étage d'un immeuble. Qu'à cela ne tienne ! C'est elle qui en avait eu l'idée et il en fallait plus pour la décourager. Ils repartirent avec un grand pot, des billes d'argile, du terreau et un pied de chasselas doré. Pendant plusieurs mois, elle le bichonna, l'arrosa, lui parla, veillant sur lui amoureuxment.

LUI, qui n'avait pourtant pas l'âme d'un jardinier, s'était pris au jeu et venait chaque jour sur le balcon examiner son cep de vigne. Les feuilles se multiplièrent puis apparurent les premières grappes : il y en avait 8 ! Les petits grains translucides prirent leur temps pour grossir. Le 22 septembre, dernier jour de l'été, ils décidèrent de vendanger et cueillirent leur première récolte avec émotion. Ils se remémorèrent avec humour les propos peu encourageants du vendeur un an plus tôt. Ce fut un vrai moment de bonheur. A côté d'eux, le nénuphar semblait sourire de toutes ses... fleurs.

C'est elle qui en avait eu l'idée... (Annie Mathieu)

C'est elle qui en avait eu l'idée.

Jamais je ne me serais fourvoyé dans une histoire pareille, moi qui déteste les complications.

Et voilà que, ce soir, tous les regards sont tournés vers nous, des regards incrédules, méfiants, voire hostiles.

Comment allons-nous prouver notre innocence maintenant, alors que tout semble nous accuser ?

C'est elle, ma sœur, qui en avait eu l'idée.

L'idée d'aborder ce garçon étrange que nous n'avions jamais vu dans le quartier auparavant et qui errait dans notre rue depuis plusieurs jours.

Comme d'habitude je l'ai laissée agir à sa guise, et c'est elle qui a voulu parler à ce personnage bizarre, l'incitant à se confier et c'est elle qui a eu l'idée d'intervenir dans ses affaires, pour lui venir en aide soi-disant.

Et cela, une fois de plus, ne nous a attiré que des ennuis.

Nous l'avons aidé à trouver un logement, à se nourrir. Nous lui avons même avancé de l'argent alors que nous savions très peu de choses sur lui, ce qui n'a pas manqué de susciter des critiques de la part de notre entourage.

Et lorsque ce matin on a retrouvé le corps de cet homme que nous connaissions à peine, allongé sur la route en bordure de notre propriété et que les fourgons de police sont arrivés, j'ai tout de suite compris que l'histoire allait prendre une autre dimension et que les choses sérieuses allaient vraiment commencer.

C'est elle qui en avait eu l'idée. Jamais je ne me pardonnerai d'avoir été aussi faible et de l'avoir laissée nous entraîner dans ce qui ressemblait maintenant à un cauchemar.

La bouillabaisse (Christiane Willigens)

C'est Elle qui en avait eu l'idée!

Pendant qu'ils roulaient sur l'autoroute, à la tombée du jour, en direction de Marseille, il se repassait le film des événements dans sa tête. Il se revoyait, deux heures auparavant, arriver chez lui épuisé par sa journée de travail. Il s'affalait dans son fauteuil quand Elle lui avait dit : « Dépêche-toi de te préparer : ce soir on va manger une bouillabaisse sur le port de Marseille ». Un seul coup d'œil sur le visage de sa compagne lui avait suffi pour savoir qu'aucun argument (fatigue, heure tardive, trois cents kilomètres d'autoroute en plein mois de Juillet...) ne la ferait changer d'avis. Elle avait parfois des idées farfelues qui, dès le début de leur relation lui avaient plu. Lui était beaucoup plus pragmatique, plus prévisible et ce côté fantaisiste donnait à leur vie commune des coups d'accélérateur.

Un fugitif sourire attendri se dessina sur ses lèvres. Il se retourna vers sa passagère: elle s'était profondément endormie roulée en boule sur son siège. Lui aussi avait sommeil d'ailleurs. Tout de même elle exagérait ! Il n'aurait jamais dû céder à ce caprice. Cependant cette pensée le fit se sentir confusément coupable. De quoi était-il coupable ? Bien sûr ces derniers temps il s'était laissé envahir par son travail. Mais après tout c'est pour eux qu'il travaillait! C'est grâce à ce travail justement qu'ils pouvaient s'offrir des petites escapades comme celle-ci... Finalement Elle était plutôt égoïste... et puis infantile aussi... Ses exigences tout-à-coup lui semblaient sans limites, monstrueuses... Il sentait ses paupières de plus en plus lourdes, se passa une main sur le visage. Maintenant la circulation devenait plus fluide : dans moins d'une heure il pourrait enfin se détendre, Ils arriveraient peut-être assez tôt pour voir le coucher du...

Un choc suivi d'un hurlement... Il se réveilla la tête dans l'air'bag et mit quelques secondes à réaliser qu'ils venaient d'avoir un accident ! Il se redressa, respira une odeur de brûlé... Près de lui, il La vit, inanimée....

Il sut alors, avec certitude, que... la bouillabaisse serait froide !

Tchador (Catherine PIN)

C'est elle qui en avait eu l'idée.

Elle ne reverrait sûrement plus jamais le monde ainsi : en pointillé, quadrillé.

Trop curieuse, elle avait voulu essayer.

Un peu voyeuse aussi.

Elle avait voulu tester le monde, vu du tchador et du moucharabié.

Là-dessus, elle avait plein d'idées.

Mais elle n'avait simplement pas imaginé le silence sous le voile, l'étouffement sous la toile, des bruits environnants.

Elle n'avait pas perçu l'enfermement.

Plus d'odeurs, un cocon, plus de repères pour poser ses pas.

Disparue complètement la magnificence du paysage, son ampleur, et perdus aussi les détails.

Etouffées les idées, encagées les pensées, et tous les rêves aussi accompagnant le moindre de ses pas.

Elle avait tenté l'immobilité, posée là comme une tour au milieu du chemin.

Elle avait senti battre comme un pouls au fond de ses oreilles.

Elle n'avait perçu que cacophonie et torpeur.

C'était une petite heure qui lui sembla sans fin.

Alors debout et en marche (PE)

Quel avait été le point de départ de ce drame banal et sans victime ? De cette histoire de vie mille fois décrite et mille fois passée. Le tout début, qu'avait-il été ?

Un mal de vie d'une petite trentenaire, une injonction corporelle de sentir son esprit, rattrapait son corps. Ou peut-être simplement, l'absurde décision de vouloir quitter cette certitude qu'elle était dans son rôle.

L'avait-elle réfléchi, pensé un instant au moins, avant de tout venir déranger ? Est-ce elle qui en avait eu l'idée, de se connaître elle-même ?

La suite s'est déroulée implacablement logique. Un jour elle a cessé d'être elle. Tel un livre que l'on cesse de lire en plein milieu de l'intrigue sans chercher à en connaître la fin. Suspendue à l'idée de ne plus être éducatrice, de ne plus jouer cette folle acharnée qui essaye d'être pour l'autre, sans jamais être. Elle, évanouie. Elle, sans conclusion ni point final. Bien sûr qu'elle en avait eu l'idée, de ce grand ménage de printemps ? Mais pouvait-elle s'enorgueillir d'avoir eu l'idée du résultat ?

Mais une fois le chemin pris, le retour n'a pas été possible. Même si. Même si longuement il fut envisagé de faire demi-tour pour échapper à la chute promise, pour éviter... la suite.

La suite. Ce gouffre sans lumière, sans recoin pour se consoler. Cette plaie béante qui aspire, étouffe tout. Toute la confiance née années après année, toutes les certitudes sur soi et le monde, tous les idéaux, l'ensemble des souvenirs et même plus. Turbine qui triture l'intérieur de l'âme. Et un jour s'arrête.

Un jour rejette, maltraitée la chair de l'être annihilé. Rien ne reste, le temps a mâché ce qu'elle se figurait être inébranlable, indélébile. Quand le manège de souffrance cesse de virevolter, elle vomit les questions existentielles que la vie lui a laissées sur le cœur.

Encore une fois, pouvait-elle avoir préféré ces idées sordides à la plénitude que lui promettait sa vie toute tracée ? Elle avait juste eu l'idée de « changer » de métier... elle n'avait rien imaginé d'autre.

S'ensuit le détour par la « dépression », mot communément utilisé pour décrire cet engourdissement de l'esprit, cette désertion en règle de l'énergie et de la volonté. L'aigreur de l'immobilité.

Plus personne pour qui se battre, plus de causes à défendre. Lassitude. Vidée des raisons d'être des autres, ne reste plus qu'elle. Néant. Inerte et lourd est le corps paralysé de toute dose d'espoir. Asséchée de ces tourments, elle se lève chaque matin avec l'infinie immensité du silence pour horaire. Avec une plage de Normandie un jour de brume sans écho de mer pour horizon. Avec le ciel de Brel qui se confond avec la mer du Nord pour seule mélodie.

Le sens de sa vie s'évade à chacun des souffles qu'elle tente de retenir. En apnée, le futur ressemble à une ombre effrayante.

« Mais, c'est elle qui en a eu l'idée », slogan renouvelé par le monde extérieur qui la terrifie. Et elle s'enfonce dans le creux météorologique.

Mais. Peut-être que le vent qui vit dans la dépression a poussé l'esprit qu'elle pensait pétrifié. Parce qu'un matin, elle s'étonne. Étourdie par la sensation de chaleur sur son bras, par le son de son cœur qui bat, par la lumière qui ne la rend plus aveugle. Alors, c'est l'heure du tout petit courage ou bien du tout petit pas de l'humain. C'est l'instant insignifiant où elle ose lever les yeux vers le miroir. Une larme coule. La peur. Interrogation. Où est passé ce cadavre ivre de douleur, et surtout, qui est cette autre qui le remplace et la regarde ? ELLE ? Qui est-ELLE ?

Elle aura toujours peur, plus qu'avant. Elle aura toujours mal, plus qu'avant. Qu'avant le temps où elle se berçait d'illusions, qu'avant le temps où elle s'aveuglait de chimères pour supporter toutes ses peurs, qu'avant le temps où cela lui suffisait. Elle aura moins de certitude et toujours. Toujours. Car elle devra désormais composer avec elle-même, nue du costume de la compassion, visible sans le masque de l'éducatrice dévouée. Mais puisque c'est elle qui en a eu l'idée, alors... debout et en marche.

Sans titre (Gaïa C-R)

C'est elle qui en avait eu l'idée en lisant pour la troisième fois de la soirée "Le petit Poucet" aux enfants.

Etonnamment, l'homme n'avait semblé ni surpris, ni choqué. Comme si cela avait pris naissance dans sa tête à lui aussi, depuis longtemps. Comme un ver tapi au cœur d'une pomme, invisible, et qui par de tortueux chemins finit par remonter à la surface.

L'idée ne leur sembla ni choquante, ni immorale. Non, juste éclatante de logique. Une question de survie. Un ultime geste désespéré pour retrouver leurs vies.

Ils avaient rassemblé quelques affaires, installé les enfants dans la voiture avec leurs doudous. Eux si remuants la journée semblaient maintenant impossibles à réveiller. Presque attendrissants. Mais même cette vision idyllique n'éveilla rien chez le couple. Ils savaient trop bien que sous cette apparente innocence se cachaient des êtres machiavéliques, sans pitié, guettant la moindre faiblesse, le plus petit grain de fatigue ou de doute pour attaquer et dévaster objets et personnes.

Ils roulèrent longtemps. Seul le ronronnement du moteur troublait le calme de la nuit. Ils n'échangeaient pas un mot, concentrés sur leur destination. Des phares les éclairaient parfois quelques instants avant de disparaître derrière eux. Vers le passé. Eux roulaient vers l'avenir.

L'homme bifurqua à l'entrée d'une zone commerciale, et s'arrêta devant un magasin de jouets. Les portières s'ouvrirent. Soulevant avec précaution les petits corps endormis, ils les déposèrent à l'intérieur d'une maisonnette en plastique jouxtant les portes d'entrée.

Puis, main dans la main, agrippés l'un à l'autre comme des naufragés qui chancellent en retrouvant la terre ferme, ils rejoignirent la voiture.

Au petit matin, roulant vers une aube nouvelle, à nouveau seuls au monde, ils échangèrent un sourire. Ils se sentaient à nouveau libres, vivants, amoureux. Envahie par un sentiment de paix intense, la femme s'assoupit un instant.

Une main sur son épaule la secoua doucement. Elle ouvrit les yeux dans la pénombre d'une chambre d'enfants. La veilleuse s'était éteinte. Une demi-

seconde de flottement où se mélangèrent l'horreur, l'espoir, le soulagement. Les enfants dormaient paisiblement. L'homme lui souriait. Elle poussa un léger soupir, le regarda. Et dans ses yeux elle retrouva le sens de tout cela, la force de fermer le livre abandonné sur ses genoux, et de se lever pour le rejoindre.

La porte de la chambre se referma sur le silence.

Jusqu'à demain.

C'est pas du cinéma (Dominique Chappey)

C'est elle qui en avait eu l'idée. Des journées entières, Bonnie m'avait fait répéter la pièce qu'elle voulait me faire jouer. Concentre-toi Clyde chéri qu'elle disait. C'était un peu ridicule vu qu'on m'avait toujours appelé Régis. Mais Bonnie trouvait que Clyde, c'était plus glamour. C'est elle aussi qui avait choisi les costumes et les accessoires.

J'aime bien travailler au fusil à pompe. C'est simple d'entretien, robuste. L'acoustique des grandes surfaces met bien en valeur les détonations, c'est très efficace pour réclamer le silence. Et moi, je préfère travailler dans le calme. Mais Bonnie voulait de l'authentique alors j'ai dûme dégotter une vieille Thompson à chargeur camembert. Une vraie saloperie à nettoyer. De son côté, Bonnie tenait absolument aux talons aiguilles. Pourtant, on avait à peine passé les portes du supermarché qu'elle les avait déjà envoyés valser. Le chef du rayon traiteur a baissé la tête juste à temps et du coup, on l'a plus entendu hurler pour caser ses barquettes de choucroute. Je crois bien que ça a fini par attacher au fond.

C'est là que j'ai voulu lâcher une rafale en l'air pour rappeler le but de notre visite. Tout ce que j'ai obtenu, ça a été un léger clic et mon antiquité s'est enrayée. Côté artillerie, la môme avait choisi un petit Beretta 1919 tout ce qu'il y a de trognon. Un petit bijou élégant, mais trop discret pour un public amateur. Ça fait que le myope de service s'est précipité sur elle, comme pour l'étrangler. Coincé de l'autre côté des caisses, j'ai rien pu faire. Le coup est parti. Le héros s'est écroulé. Sur sa chemisette, le badge qui coiffait la grosse tache rouge nous apprenait que de son vivant, Pierre-François était gérant du magasin. Bonnie lui a balancé : « Tu l'as pas volé, pauvre con ! » Ça, c'était de l'improvisation totale, faut pas lui en vouloir pour la faiblesse des dialogues.

N'empêche, ça l'a drôlement avantagée d'avoir balancé ses godasses. Parce que la dernière chose dont je me souviens, c'est les franges de sa robe Charleston qui accompagnaient joliment ses foulées sur le parking. À ce moment-là, j'ai pris un coup de cabas à travers la figure. J'ai bien essayé de m'expliquer avec la propriétaire. Mais allez donc discuter calmement avec le troisième âge quand vous avez un vigile accroché sur le dos qui vous récite ses cours de close-combat.

Après j'ai appris que ma môme Bonnie avait été caissière dans le même supermarché. Un jour que le gérant la serrait d'un peu trop près, Bonnie lui avait détartré les dents de devant avec une boîte de petits pois. Il avait gagné cinq jours d'incapacité et elle le droit d'aller jouer ailleurs avec la nourriture. J'ai compris un peu tard qu'on ne venait pas seulement récupérer ses indemnités de licenciement.

C'est elle... c'est pas moi (Chantal Sorel)

C'est elle qui en avait eu l'idée
Trop tard, jetés sont les dés
Loin maintenant, il fallait aller
Car son idée, était de fuguer
Longue la route allait commencer
Rencontres, bonnes ou mauvaises, il fallait avancer
Loin maintenant, aux pas cadencés
Pas le temps de danser
Vite, il fallait aller, avant que le vent ne se lève
Alors ressurgit le temps où j'étais élève
Devant moi, un garde prenait la relève
Soudain je me réveille et sors de mon rêve

Chat alors !! (Bernadette Doyeux)

C'est elle qui en avait eu l'idée !!!!

Des idées farfelues, ça, ma tante n'en manquait pas ! Rien de ce qui lui arrivait n'était commun.

Déjà le jour de son mariage, son jeune époux eut la malencontreuse idée d'avaler un toast garni d'un frelon. Le frelon trépassa, son mari aussi. Après ce drame, ma mère qui était sa sœur, l'hébergea dans notre maison pour mon plus grand plaisir et celui de mon frère. Souvent elle nous gardait.

Un mercredi après midi morne, pluvieux, nous étions à la maison, affalés dans le divan, lorsque ma tante Zoé nous proposa une promenade.

Devant notre manque d'enthousiasme, elle précisa :

- Entendre le bruit des gouttes sur le parapluie, c'est génial et si vous mettiez des bottes, on pourrait sauter dans les flaques...

Vue sous cet angle la proposition nous parut plus alléchante. Arrivés à la campagne, nous pataugions consciencieusement dans les flaques, quand l'orage se déclencha subitement. Heureusement, nous étions près d'une grange et nous avons pu nous abriter. A l'intérieur tout était sombre. Au bout d'un moment nos yeux s'habituaient à l'obscurité. Trouvant des caisses posées ici et là, nous nous sommes installés tranquillement.

Soudain une voix s'éleva :

- Que faites vous dans ma grange ?

Nous nous sommes regardés étonnés et même je devais l'avouer j'avais un peu peur.

La voix continua :

- Vous troublez mon sommeil.

Deux grands yeux verts s'ouvrirent, ils semblaient voler dans le noir.

- Pardon monsieur dit Zoé mais nous avons été surpris par l'orage.

- L'orage ? Ah oui, oh je n'aime vraiment pas ça et toute cette eau beurk... répondit la voix. La chose bougea et une queue se mit à battre l'air.

Sans réfléchir je m'écriai :

- Mais c'est un chat qui parle !

- Et alors, pourquoi ne pourrais-je pas parler mademoiselle qui sait tout ? Vous a t'- on dit que lorsqu'on va avoir dix ans, il faut apprendre à se taire quelques fois ?

- Comment savez vous que je vais avoir dix ans ?

- Encore une question. Je le sais parce qu'on me l'a dit, pardi !

Un gros gâteau illuminé de bougies arriva. Je vis mon père se lever une marionnette de chat à la main. Ma mère, mes amis, tous étaient là.

Je me retournai vers Zoé, elle souriait et me dit :

- Bon anniversaire !

Je savais que c'était elle qui en avait eu l'idée. Ce fut un beau moment.

C'était une magicienne, elle savait transformer un simple événement en quelque chose de magique.

Le bretzel (Christophe Garnier)

C'est elle qui en avait eu l'idée : « Sweet or salt ? » demande l'hôtesse en agitant deux petits sachets de gâteaux. Le Sweet c'est deux palets bretons. Le « Salt » ce sont des petits biscuits salés.

« For you ? » « Une bière please. Et Salt » dis-je pour anticiper la question et faire mon intéressant. Elle agite deux paquets. Je devine à l'emballage que j'ai le choix entre « tous pareils en forme de mini baguette », et « assortiment varié ». Ce sera assortiment. Mon goût

pour la découverte. Déplacement du livre et du stylo sur la tablette, installation de la serviette en papier, du verre en plastique et de la bouteille de bière en verre puisqu'on est sur Lufthansa.

Tout ça en passant par-dessus mon voisin de droite. Il décale son PC de mon côté pour poser son Coca. Sourire de ma part pour lui faire remarquer qu'à gauche des touches « AZE », son PC est clairement dans mon espace. Il le sait. Sourire de sa part. Il s'en cogne. Mon voisin de gauche dort en vrac dans son siège, un livre ouvert sur sa tablette.

Première gorgée de bière pour me préparer à la dégustation des biscuits apéro. Qu'avons-nous ? Des mini baguettes, des petites têtes rondes avec des dents autour, des demi-lunes avec des graines, et mon préféré : le mini bretzel.

J'alterne bière et biscuit et décide de finir par un bretzel. Je sors le dernier du paquet.

Putain de merde. Il m'échappe, saute entre la tablette et le fauteuil de devant. J'espère qu'il va se coincer dans la poche qui contient les revues et le plan d'évacuation des corps. Mais non. Il tombe, je le sens rebondir sur ma chaussette et terminer sur la moquette anti-feu.

Heureusement, pas dans mes chaussures que j'avais enlevées et poussées sous le siège de devant.

Mes voisins semblent n'avoir rien vu alors que l'action se passe à quelques centimètres d'eux.

Peut être qu'ils s'en foutent. Moi pas. Que faire pour le récupérer ?

Mon bras ne passe pas par dessus la tablette. Trop court de toute façon. Autre option : par dessus les accoudoirs puis en diagonale sous ma tablette. Je rapproche le biscuit avec mon pied. Mais il reste hors de portée. Faudrait relever la tablette pour glisser le bras. Impossible car où stocker temporairement livre, stylo, verre, bouteille, serviette et paquet de biscuits ? Et même, il faudrait que je me plie sur un côté pour allonger mon bras, en enfonçant ma tête dans un des voisins. Impensable.

Et si je me servais de mes orteils comme d'une pince ? Je coince le bretzel dans l'articulation des phalanges. Ensuite je plie la jambe en biais sous la tablette, le bretzel sera à portée de main. J'essaye. Mais avec la chaussette

ça glisse. Faut que je sois pied nu. A l'aide du gros orteil du pied gauche, je peux enlever la chaussette du pied droit, et alors, là, je le remonte à coup sur. C'est la suite qui posera problème : comment remettre la chaussette discrètement ?

Facile ! Suffit de ne pas la remettre ! Et pour finir, je renfile mes chaussures sous la tablette, personne ne verra que je n'ai qu'une chaussette. Une fois atterri, je refais mes lacets et en profite pour ramasser ma chaussette que je glisse discrètement dans ma poche. Un passage par les toilettes de l'aéroport pour la remettre et ni vu ni connu. Voilà, c'est ça le plan.

Atterrissage. Debout dans le couloir on récupère nos affaires. Un dernier regard sur mon bretzel abandonné au pied de mon siège. Si proche mais inaccessible.

Illumination (Corinne Deniau-Pezeire)

Juliette avait 11 ans. Elle était née en 1889, en même temps que la tour Eiffel. Petite brunette délicate, son regard bleu bord-de-mer laissait deviner sa détermination et lui valait parfois une réputation d'effrontée. Depuis peu, la brunette était Parisienne. Son père ayant été chargé par la quincaillerie Mirenpoix d'un projet de développement de boutiques dans Paris, il avait installé sa petite famille dans un bel immeuble, depuis les fenêtres duquel on apercevait la fameuse tour en dentelle de fer de l'ingénieur Eiffel.

Le matin, mourant d'envie d'explorer la ville dont elle ne connaissait que le quartier animé et joyeux traversé sur son trajet d'écolière, Juliette ne manquait jamais d'observer quelques instants cette gardienne rassurante. La tour l'attirait. Il lui arrivait de l'admirer pendant de longues minutes, dialoguant en silence avec l'ouvrage d'acier qui lui racontait l'autre bout de Paris, le labyrinthe de ses rues et la mosaïque de ses toits. Cela finissait par exaspérer sa mère qui ne nourrissait aucune affinité pour cet « affreux échafaudage ».

Un dimanche, alors que le soleil semblait prêt à terrasser les derniers givres, M. Duteil, le père de Juliette, annonça son intention d'emmener la famille visiter l'Exposition universelle et, pour faire plaisir à sa fille, de lui montrer la fameuse tour.

Au pied de l'imposante structure, aussi intimidée que face à sa nouvelle institutrice, Juliette eut le souffle coupé par la majesté et la solidité de l'ouvrage. Aux côtés de son père, elle en entreprit l'ascension. Au 2^e étage, elle s'approcha des balustrades et laissa son regard s'enivrer de la ville. Son père lui indiquait les monuments célèbres et pointait du doigt vers le sol pour l'aider à trouver sa mère, prudemment restée sur l'esplanade. Près d'eux, des techniciens se concertaient, armés de calepins et d'un grand sac. Leur attention fut attirée par les gesticulations de la gamine. Soudain, ses propos les fit sourire. « Papa, il faudrait équiper la tour de milliers de ces nouvelles ampoules électriques, afin qu'elle brille suffisamment la nuit pour qu'on la voie de partout dans Paris. Elle veillerait sur le sommeil des enfants de la ville. C'est une bonne idée, non ? ». Son père, se tournant pour lui répondre, vit dans son dos un technicien sortir une ampoule de son sac et la brandir en lui faisant un clin d'œil. « En effet, ma chérie. J'en parlerai ce soir à ta mère et nous verrons ce qu'il convient de faire. M. Mirenpoix sera sans doute fort intéressé, cela stimulerait la demande d'ampoules dans la capitale ! »

Quelque temps plus tard, M. Duteil autorisa Juliette à veiller tard. La nuit tombée, Juliette, interdite, s'arrêta devant la fenêtre du salon. Au loin, là où elle savait par habitude distinguer la silhouette désormais familière, se dressait une colonne dorée, brillant comme un jet de lumière lancé vers les étoiles. Scintillant comme le soleil sur la Seine, comme les bougies dans les miroirs de Versailles, elle était là, plus présente et chaleureuse que jamais, prête à veiller jusqu'au matin, tel un phare au secours des passants attardés et désorientés.

Bien des années plus tard, mamie Juliette, éternelle amoureuse de Paris, le regard bleu toujours espiègle, se plaisait à rappeler à ses petits enfants comme à ses vieux amis amusés, que l'illumination de la tour Eiffel, c'est elle qui en avait eu l'idée.

C'est elle qui en avait eu l'idée... (Dominique Bardin)

Majela était une drôle de petite fille ; elle était persuadée que trois anges gardiens veillaient sur elle, un soir elle en parla à ses parents qui se moquèrent gentiment d'elle en lui disant qu'elle avait beaucoup trop d'imagination et que le seul ange gardien qu'ils connaissaient était la petite bonne femme rigolote qui passait à la télévision. Majela, vexée, ne répondit rien et alla se coucher.

Le lendemain matin elle décida de faire l'école buissonnière, elle avait vu en passant avec le car de l'école qu'une fête foraine s'était installée pas très loin d'ici. Elle allait y aller en suivant le parcours que le bus faisait chaque jour, cela ne devrait pas être trop difficile. La petite fille commença alors son périple sans se douter que son chemin allait être long.

Elle marchait déjà depuis plusieurs heures quand elle entendit gronder le tonnerre. L'orage n'était pas loin, elle chercha alors un endroit pour s'abriter et trouva refuge dans une jolie petite maison abandonnée. En la visitant elle découvrit une chambre où le lit était recouvert de peluches ; fatiguée, elle se glissa au milieu d'elles et s'endormit rapidement.

Mais en pleine nuit la petite fille fut réveillée par des bruits horribles elle ouvrit les yeux et devant elle se tenait un énorme monstre, effrayée, paniquée elle se mit à crier. C'est alors qu'elle entendit un de ses anges gardiens :

« Majela il y a un livre posé à coté de toi ouvre-le et prends tout ton temps pour le lire, je suis là et tu ne crains rien, dedans je réponds à toutes tes questions et je t'explique comment faire pour ne plus avoir peur de ce monstre et le faire fuir. »

Majela se réveilla brutalement, elle regarda autour d'elle, tout était calme dans la chambre.

« Ouf » se dit elle soulagée « ce n'était qu'un horrible cauchemar ».

Dans la cour de la maison elle trouva un vélo elle le prit en se disant qu'il lui ferait gagner du temps pour aller jusqu'à la fête, elle continua alors son périple mais au bout de quelques kilomètres elle eut de plus en plus de mal à avancer : elle avait crevé. Elle descendit alors de son vélo et le poussa ; elle allait bien trouver quelqu'un pour l'aider mais le temps passait et personne personne à l'horizon. Elle entendit alors un de ses autres anges gardiens

« Allez Majela courage, je vais te pousser pour que ce soit moins difficile » avec l'aide de son ange gardien elle retrouva des forces « maintenant que tu as récupéré je vais changer ton pneu et tu pourras ainsi continuer ta route toute seule, ne t'inquiète pas si tu as encore besoin de moi je serais là, la fête foraine n'est pas très loin, tu devrais entendre rapidement ses

bruits ». Toute heureuse, Majela poursuivit sa route, elle sentit bientôt l'odeur de la barbe à papa elle accéléra alors le rythme et ne vit qu'au dernier moment la barrière qui lui coupait la route elle freina de toutes ses forces et s'arrêta juste devant. « Et zut » se dit la petite fille en colère « j'étais presque arrivée ». Comment allait-elle faire pour passer par dessus ? Majela empila des pierres pour être plus grande elle essaya de grimper, sauter mais malgré ses efforts elle n'y arrivait pas.

« Majela sur ta gauche calé à la barrière il y a un grand bâton prends-le ». C'était un de ses autres anges gardiens « Tu va devoir t'appuyer dessus et sauter le plus haut possible ne t'inquiètes pas ce bâton est solide et grâce à lui je t'aiderai à passer par dessus cette barrière » Majela rassembla toutes ses forces et en un bond se retrouva...

« Majela réveille-toi c'est bientôt l'heure d'aller à l'école ». Majela émergea de son sommeil avec difficulté.

« Oui Maman encore 5 minutes et je me lève ». Alors ce n'était qu'un rêve?, se dit la petite fille et mes anges gardiens aussi ?

Majela n'oubliera jamais ce rêve en grandissant et tout au long de sa vie elle rencontrera d'autres anges gardiens qui eux seront bien réels, elle en deviendra un parfois elle aussi, elle repensera alors à ce rêve qu'elle avait fait toute petite.

Je ne savais pas comment appeler ma petite héroïne alors j'ai eu l'idée d'inventer son prénom : Majela, ce choix n'est pas innocent mais cela restera mon secret.

Sans titre (Emily Bidaud)

C'est elle qui en avait eu l'idée. Bien sûr, je le désirais aussi, ardemment, je ne jurais que par cela à tel point que j'en rêvais la nuit. Je me demandais bien comment cela allait se passer, je me posais mille questions sur le moyen, l'endroit, l'heure et le jour. Ce fait m'obsédait, me rendait tremblotant lorsque j'y songeais. Seulement, je ne voulais pas refuser, je ne voulais pas passer pour un lâche auprès d'elle. Nous avions la même envie, c'est ainsi que nous nous accordions lors de nos longues discussions, assis tous deux sur le premier toit du monde à nous délecter du soleil couchant et de ces marbrures orange et or qui annonçaient la fin d'une terrible journée. Dans mon for intérieur, je savais pertinemment que notre relation exclusive ne durerait pas. Je me plaisais à raviver cette tristesse que j'avais en moi depuis bien trop longtemps. Ces années de solitude m'avaient forgé une opinion médiocre des rapports humains. Mais lorsque je fis la rencontre de cette fille, si fragile, si torturée, j'ai tout de suite su. J'ai compris, lors de notre premier échange, qu'elle partageait les mêmes idéaux que moi. Disons qu'elle m'avait fait forte impression et que je savais déceler certaines choses. Des choses qu'elle ne montrait pas, qu'elle cachait, mais que je sentais tout de même. Il est vrai que j'avais un certain talent pour cerner les gens, même en un seul rendez-vous volé. C'était d'ailleurs mon seul et unique don, mis à part celui de pouvoir cogiter seul pendant des heures, les yeux dans le vague, à des choses néfastes, terriblement destructrices. C'est elle qui décida. Un beau jour, alors que j'avais les yeux fermés sur mon univers intérieur, je reçus un message électronique sur mon téléphone portable. Le numéro n'était pas affiché, de sorte que je devais deviner l'identité de l'émetteur. Ces quelques mots étaient froids, assemblés piètrement, avec une animosité mesurable, ce qui renforça ma confusion. Elle avait pris sa décision. Je devais la rejoindre le soir même sur le grand pont surplombant le fleuve qui coulait près de chez moi. Je trouvais cet endroit pittoresque et pensais fermement qu'elle m'emmènerait chez elle. Je pris soin de m'habiller en conséquence, il ne fallait pas de vêtements trop fragiles, et même trop élégants. La simplicité était le maître mot de mon habit personnel. Je choisis ensuite d'écrire une lettre, ni trop courte, ni trop longue à mes parents et sortis à la hâte, les bras ballants et la peur au ventre. Quand j'arrivai, elle était déjà là, à regarder le ciel, accoudée à la pierre. Contrairement à moi, elle était extrêmement coquette avec sa petite robe en flanelle écrue et ses cheveux nattés en un chignon doré et lâche. Elle détourna la tête lentement et je pus découvrir un maquillage somptueux qui lui allait à merveille. Elle avait crayonné ses yeux émeraude d'un noir épais et avait tamponné ses petites joues couleur abricot. Je me sentis misérable et quelconque aux côtés

d'une si belle chose. Elle esquissa un sourire timide et me prit par la main. " C'est ici. " souffla t-elle à mon oreille, ce qui me déclencha un bouquet de frissons. Elle posa alors sa main sur son sein gauche pour que je puisse sentir les battements successifs de son cœur meurtri. Elle avait décidé que nous le ferions ici. C'était son choix et je le respectais. Je n'avais aucune personnalité pour protester, je me pliai donc à son désir. Il était temps que je passe à l'action avec cette fille. Je ne pouvais plus vivre dans la peur, je ravalai donc ma salive et mon appréhension. C'est elle qui me guida. Elle manoeuvra à la perfection. J'eus extrêmement mal au début. Le souffle m'en était coupé et je n'arrivais plus à respirer jusqu'à ce que... Tout devienne doux, cotonneux, léger. Je me sentais au dessus de tout, comme libéré. C'était peut-être cela le bonheur, après tout. Je n'ai pas pu savoir ce qu'elle ressentait de son côté. Belle soirée pour un suicide collectif.

A mes chères petites peurs (Adeline)

Mes chères petites peurs,

Je vous écris pour vous dire que je n'arrive plus à vivre à vos côtés. Votre compagnie m'est devenue insupportable. C'est simple en fait, je n'ai plus de vie à cause de vous. Agoraphobe, claustrophobe. De bien grands mots pour vous définir finalement ! Soyons réaliste, vous êtes démodées en fait ! Vous vous vantez d'être les seules amies de ma vie. Et bien je vais vous dire une chose : ce n'est plus le cas. Ça vous en bouche un coin pas vrai ? OUI ! Depuis une semaine, vous n'êtes plus les seules locataires de mon cœur et de mon esprit. J'ai rencontré quelqu'un. Une très belle personne qui s'appelle Sérénité. Bien sûr, vous ne l'avez jamais rencontré eparce qu'elle ne supporte pas les gens comme vous et ne se montre que le soir venu, dans la douce chaleur de mon lit, une fois votre vigilance endormie.

Elle est très belle, vous savez ? Son nom ne le laisse pas transparaître et on oublie souvent de le dire, mais Sérénité est très drôle ! Mais par-dessus tout, elle est sage. On parle beaucoup la nuit, et dans mes rêves. De vous aussi, souvent. En fait je crois qu'elle m'a fait prendre conscience de la force que j'ai en moi. Parce que vous avez beau me rabaisser devant vous depuis toujours, je me rends compte aujourd'hui – grâce à elle- que j'ai le choix. Que j'ai le choix entre continuer à vous laisser faire, ou bien me battre pour trouver enfin la paix. Alors c'est aujourd'hui avec un grand bonheur que je vous chasse du jardin que représente mon esprit. Il a grand besoin de lumière et d'amour.

Je ne sais pas trop pourquoi je vous écris d'ailleurs. Le besoin de vous chasser est devenu évident hier, et l'idée de vous prévenir ne m'avait même pas effleuré. Parce que si on y réfléchit toute personne saine d'esprit se serait contentée d'aller voir un psy, mais bon, c'est elle qui en avait eu l'idée alors... J'ai décidé de vivre !

Merci quand même pour toute la noirceur que vous m'avez montrée en étant vous-même, parce que je vais maintenant -enfin !- pouvoir profiter de la beauté lumineuse que nous offre l'existence !

Adieu mes petites pauvres choses, je vous aime malgré tout !

Meurtre au basilic (Eliott)

C'est elle qui en avait eu l'idée...

Elle s'était appropriée un couteau de boucher...

Une arme dangereuse et meurtrière... Dont la lame, finement aiguisée, n'avait encore jamais servie...

Elle m'avait tout expliqué et m'avait effrayé... Elle m'avait même proposé d'y participer... Depuis longtemps, elle se préparait et s'était abondamment renseignée et questionnée sur sa technique opératoire... Tout était prémédité...

J'avais tenté de la raisonner ! Je lui avais fait part de mes inquiétudes et des risques qu'elle encourait... Elle m'avait à peine écoutée, se passant malheureusement de mes commentaires... Elle était très déterminée ! J'aurais dû l'en empêcher... Mais j'étais las de répéter sans cesse les mêmes avertissements... Me voyant impuissant, je l'ai laissée faire... Je m'en veux tellement maintenant...

Au milieu de la nuit... Elle s'était frénétiquement levée, s'était munie du couteau... Et alors, elle s'était dirigée en direction du couloir... Telle une aveugle, marchant fanatiquement, arme au poing, elle était bien décidée à en finir...

Le lendemain matin, ma surprise fut énorme, quand je vis, dans la cuisine... La demi-tonne de tomates, découpées !...

Elle et les autres (Violette Chabi)

Lorsque le pinceau glisse sur la toile et que les couleurs chantent doucement, elle est étrangement belle. Les voisins se moquent parfois de cette jeune femme. Artiste ? Une occupation pour oisifs ! Elle passe le plus clair de son temps dans le jardin et couvre ses toiles de grands aplats extravagants. Elle me parle d'une voix douce tout en faisant vibrer la lumière de notre petit village perché au-dessus de la mer. Aujourd'hui c'est le calme. Ils sont partis hier soir. Elle est tellement généreuse ! Elle se révolte sans cesse contre la misère du monde. D'ailleurs, sans elle, je serais encore enfermé dans une cage à la SPA. Elle est douce mais ferme. On ne peut rien lui refuser.

Je veille sur elle et je la protège car son compagnon est toujours par monts et par vaux. Cet après-midi-là, alors que le crépuscule assombrit lentement ce beau jour d'avril, un homme frappe au portail. J'aboie nerveusement. Elle arrive, regarde fixement l'inconnu, ouvre la porte et le conduit vers l'atelier. L'homme titube un peu, écrasé de fatigue. Elle lui tend des vêtements propres et lui montre la douche. Un rituel que je connais bien. Quand l'homme revient, méconnaissable, une assiette bien appétissante l'attend sur la table. L'homme s'appelle Kader. J'arrête d'aboyer mais j'ai peur pour elle. Un soir, son compagnon est entré dans une violente colère et il a hurlé que si ça tournait mal, il ne cautionnerait pas ce qu'il appelait les égarements de sa femme car c'était elle qui en avait eu l'idée. Mais elle a continué à soulager un peu la souffrance humaine. Et ce qui devait arriver arriva. Au petit matin, ils sont venus et ils ont trouvé Kader. Elle n'a rien dit. Elle est montée dans le fourgon et moi j'ai poussé un long hurlement désespéré. Et je l'ai attendue, longtemps, patiemment. Puis elle est revenue, le cœur en lambeaux.

Depuis ce matin noir, elle a cessé de faire vibrer les couleurs sur sa toile. Elle erre dans le jardin, elle me caresse le museau mais elle ne parle plus.

Elle ou lui (Anne Bouillet)

C'est elle qui en avait eu l'idée...

Lui, était demeuré réservé. Mais bon, c'était son idée à elle, alors, pourquoi pas ?

Elle était très fière de son idée. Elle pensait que cela pourrait résoudre nombre de ses soucis, et l'aider à surmonter certains obstacles. Parce que, pour ce qui était des soucis et des obstacles, elle avait eu sa part, et même plutôt une grosse part, et lui aussi, d'ailleurs. Alors, cela lui faisait plaisir, à lui, qu'elle ait eu cette idée, et qu'elle ait envie de la réaliser, et il voulait bien participer, de bon cœur.

Elle avait décidé de commencer par le Maroc. Ce n'était pas très loin, les gens parlaient français, ce serait facile pour démarrer. Elle était partie, en voiture, puis en bateau, puis à nouveau la voiture, et lui aussi, forcément ; elle, pleine d'énergie, lui, perdu dans ses pensées, mais le cœur léger, tranquille.

Au Maroc, dans les villages, elle s'arrêtait quelques jours. Elle liait connaissance avec les femmes, elle parlait cuisine, enfants, etc., et puis alors elle posait sa question. Les femmes, ça les faisait rire, la question, mais, étonnées, elles y répondaient.

Qu'est-ce qu'être une femme ?

Porter des enfants, dit l'une, et les nourrir.

Courber le dos, dit une autre. Rester le dos courbé, toute la vie. Cuisiner, porter les enfants et les ballots de paille, balayer, nettoyer, le dos courbé, toute la vie.

Pour lui, c'était plus difficile, de poser la question. Avec les hommes, il parlait politique, football, voyages. Mais poser la question, il sentait que ce n'était pas possible. Alors il écoutait, il essayait de se faire une idée de ce qu'ils répondraient s'il la posait. C'était plus virtuel, moins scientifique.

Ensuite, elle voulut se déplacer, aller dans d'autres pays. Quand c'était possible, elle posait sa question ; il posait la sienne. Elle prenait des notes, attentive à n'oublier aucun détail. Il préférait écouter, et garder des impressions, pour y repenser plus tard, à son retour.

Vivre libre. Etre fort. Qu'est-ce qu'être une femme ? Donner la vie. Se soumettre. Qu'est-ce qu'être un homme ? Etre digne. Travailler. Naître, vivre, mourir. Obéir. Etre le maître. Qu'est-ce qu'être une femme ? Parler et rire. Un homme ? Une femme ? Etre sage. Travailler. Travailler. Transpirer. Mourir. Donner la vie. Désirer.

Au retour, elle relut ses notes, longuement. Il dit à voix haute ce qu'il avait retenu, ce qui l'avait frappé. Que choisir ? Comment choisir ? Etre une femme, un homme.

Que choisir ?

Erica (Laetitia Penel)

Ils étaient tellement nombreux à me regarder ce jour-là. Tous avaient les yeux braqués sur moi, ou sur mon violon, je ne me rappelle plus. Je m'étais promis de garder les yeux fermés pour ne pas les voir, mais j'avais été surpris par ce silence. Avant moi il y avait eu une violoncelliste, mais même si elle avait merveilleusement bien joué, ils ne s'étaient pas tû. Ils ne l'avaient pas applaudie, c'était comme si elle n'avait pas été là, comme si elle n'avait jamais existé. Je m'étais avancé, avait salué le public encore si retentissant et avait commencé à jouer. Toute l'appréhension que j'avais pu avoir au moment où je m'étais avancé sur la scène avait disparu. Je n'avais plus que ma partition en tête. C'était comme si l'archet de mon violon ne faisait qu'effleurer les cordes. Alors que je n'en étais qu'aux premières notes, je me rendis compte que le ton assourdissant de la salle n'était plus. Il ne restait plus que moi et mon instrument. C'est alors que j'ai ouvert les yeux. J'ai d'abord vu les jurés qui me regardaient d'un air surpris, puis, des visages inconnus, et enfin, mes parents. Ma mère pleurait doucement dans les bras de mon père, qui lui, me regardait avec fierté. Je savais qu'ils pensaient à elle.

Elle qui avait su trouver les mots pour me faire passer les auditions.

Elle qui m'avait encouragé à me surpasser avec mon instrument préféré.

Elle qui, chaque soir, était restée avec moi pour que je m'entraîne.

Elle qui, deux semaines plus tôt était retombée malade. Il y avait trois ans de cela, les médecins lui avaient diagnostiqué un cancer aux reins, après sept mois de traitement, nous l'avions cru guérie. Mais, on ne guérit jamais vraiment de cette maladie. En quelques jours, son destin fut scellé : rechute brutale, septicémie générale... Ses funérailles m'ont paru durer des jours. Perdre sa fille, sa sœur, ou une amie n'est jamais facile, surtout quand elle n'a que quatorze ans. Elle se nommait Erica, en hommage à la fleur qui ne fleurit qu'en octobre, son mois de naissance. Ce jour-là, j'ai perdu ma petite sœur, ma confidente et une partie de mon cœur.

Après cette tragédie, je n'ai plus pu regarder mon violon, il me rappelait de douloureux souvenirs.

Je n'étais pas prêt pour l'audition. Je ne pouvais même pas poser les yeux sur l'instrument. Mon père, voyant que je ne me préparais pas pour le concours, vint dans ma chambre.

Il m'expliqua qu'Erica aurait voulu que je passe cette audition et que je ne relâche rien. Il me laissa ensuite seul. Je me suis posé devant mon violon et l'ai regardé pendant ce qui fut pour moi toute une vie.

Je l'ai pris et me suis entraîné, entraîné et entraîné jusqu'à épuisement. J'ai travaillé la partition choisie par ma sœur. Le jour suivant je me suis encore entraîné ; au soir, j'étais prêt. Le jour encore d'après, ma mère et moi

sommes sortis pour m'acheter une tenue appropriée. Le concours était pour le lendemain, et j'étais prêt à passer devant le jury. Alors que tous ces souvenirs me revenaient en tête, je continuais à jouer cet air qui portait sur ses épaules des adieux, une tristesse si profonde et des pleurs intarissables. Je sentais les larmes qui s'écoulaient le long de mon visage, qui retombaient sur mon violon. Ma mélodie semblait passer dans le cœur de chaque personne, elle faisait rouler les larmes sur les joues, rappelait des souvenirs oubliés et calmait les douleurs présentes. J'avais refermé les yeux, pas pour échapper à leur regard, ni pour retenir mes larmes, mais pour garder en mémoire cette mélodie si triste que j'associais à son visage. J'ai fini ma partition sans une faute, j'ai rouvert les yeux et vit des étoiles briller dans tous ceux qui étaient dans cette salle. Un torrent d'applaudissements accompagna mon salut.

C'est elle qui en avait eu l'idée, et c'est pour elle que j'avais joué.

La descente enchantée (Eric Jean-Baptiste)

Dans la tour de sa grande entreprise, Iselotte était garçon de bureau. Elle s'acquittait de sa mission en distribuant dans les étages le courrier reçu à la réception. Ses supérieurs ne tarissaient pas d'éloges quant à son travail, toujours extrêmement rapide bien que curieusement ponctué d'émissions sonores mystérieuses. « Biiiii Gimp Biiiii Gimp ! » entendait-on résonner dans la cage lorsqu'elle s'y trouvait. Particulièrement performante sur le trajet de descente sur l'axe nord de la tour, Iselotte, seule femme de l'équipe courrier à occuper ce poste, n'avait jamais été battue.

Ce concours de vitesse, c'est elle qui en avait eu l'idée, quelques années auparavant. Ayant développé une technique de descente des escaliers en se suspendant latéralement à la balustrade, elle dégringolait les étages à une allure toujours extraordinaire.

Ses collègues masculins avaient bien essayé de l'égaliser mais sans connaître le moindre succès. Iselotte fonçait à plus de 60 km/heure dans la descente d'escalier lorsque le plus rapide de ses concurrents ne dépassait pas les 25.

Alors bien sûr, jalousie, perfidie et machisme aidant, beaucoup d'hypothèses furent développées pour tenter de comprendre ce que personne n'avait jamais réussi à reproduire. On dit qu'Iselotte était dotée d'un petit moteur quatre temps ultra silencieux animant ses jambes. D'autres suggérèrent qu'un crocodile nain, dressé et logé sous sa jupe, la forçait à avancer toujours plus vite. Certaines voix évoquèrent même la présence dans la cage d'escalier d'un homme politique bien connu qui, sans répit et toujours dans le sens de la descente, l'aurait systématiquement poursuivie de ses assiduités. On raconta, raconta et raconta encore tant de choses...

Furieux de ne trouver aucune explication et plus encore de ne pouvoir approcher cette performance si incroyablement régulière, le Comité Central des Garçons de Bureau de la Tour (CCGBT) se réunit en congrès. Il fut décidé d'exiger une expertise à laquelle Iselotte se soumit. Aucun des trois cent douze experts qui l'examinèrent ne trouva cependant sur son corps, ses chaussures ou ses vêtements une quelconque anomalie permettant de justifier sa fabuleuse vitesse de pointe. Il fut bien décelé un taux de radioactivité un peu élevé dans son pied gauche mais aucun lien ne put être établi.

Tout sourire, l'avenante Iselotte continua donc de foncer, des années durant, dans la descente d'escalier de l'axe nord de la tour. Un jour, l'heure de sa retraite sonna. Elle fut alors acclamée par les centaines de milliers d'admirateurs réunis en bas de la tour et qui, transis d'amour pour elle, voulaient tous l'épouser. On souhaita l'entendre, on lui donna un micro et on lui demanda de dire quelques mots.

« Biiiiiii Gimp... Biiiiiii Gimp ! », commença-t-elle sous les hourras enthousiastes de la foule en délire. Du bout du pied gauche, elle montra un point dans le ciel et dit : « Je viens de la planète Bomba-Dinga à l'autre bout de la galaxie et c'est ma grand tante Yabonragoût 3, surnommée Triple Tata Ragoût qui m'a parlé de vos tours. C'est elle qui m'a donné l'idée de venir ici. Chez nous, la descente d'escalier est LE sport national. Nos tours sont construites pour entraîner la population à les descendre toujours plus vite »

« Maintenant que vous savez tout, il me faut rentrer chez moi »

Un grand silence se fit lorsque la foule ébahie vit le pied gauche d'Iselotte commencer une rotation qui s'intensifia rapidement. Quelques instants plus tard, le membre tournait si vite qu'on ne l'apercevait plus. « Biiiiiii Gimp ... Biiiiiii Gimp ! Adieu amis terriens, je vous aime ! » lança-t-elle alors avant de prendre son envol, poussée par ce pied qui, on le comprenait à présent, s'était transformé en réacteur nucléaire. Après un ultime geste de la main, elle s'éleva dans le ciel à une vitesse extraordinaire dans une grande gerbe d'étincelles carrées, rouges, vertes et bleues. Quelques instants plus tard, Iselotte avait disparu, engloutie par le cosmos.

Désormais très ému, le Comité Central des Garçons de Bureau de la Tour (CCGBT) se réunit une nouvelle fois et décida, à l'unanimité, de rebaptiser en son honneur le parvis de la tour. Celui-ci fut nommé Square Iselotte Yabonragoût Championne Nucléaire de Descente d'Escalier.

Bien longtemps auparavant, c'est elle qui en avait eu l'idée.
Sa réalisation l'avait transformée pour toujours en une véritable légende !

C'est elle qui en avait eu l'idée... (Isabelle Françon)

Quel bazar dans Paris ce jeudi après-midi ! J'avais déjà failli manquer mon RER à cause d'un devis de dernière minute à réaliser, puis carrément mon TGV à cause de la cohue dans les couloirs souterrains de tous ces moyens de locomotion qui font du sous-sol de Paris un véritable gruyère... Mais enfin, ouf, j'étais enfin tranquille, assise à ma place « isolée », en 1^{ère} classe. Ce n'est pas que je roulais sur l'or, mais cette « 1^{ère} classe » s'accordait si bien avec le week-end à venir...

Destination : Annecy, ville charmante, sise au bord d'un lac, surmontée d'un château, connue pour ses ruelles touristiques à maisons sur arcades et parcourues de canaux. Et pour couronner cette escapade déjà bien sympathique, déjeuner chez Marc Veyrat dans sa demeure de Veyrier du Lac...

Changement de paysage, changement d'air et changement radical de standing en termes de restauration ! Mais comme l'aimait à le répéter mon amie Nora : « la vie est faite d'occasions à saisir », et c'était donc elle, qui, après la lecture dans le Figaro Magazine d'un long article, agrémenté de sublimes photos, sur les ressources de la petite « savoyarde » et le chef multi étoilé et original nommé Veyrat, m'avait proposée de l'y accompagner. Malgré de médiocres économies, je n'ai pas hésité une seconde : l'opportunité d'un déjeuner chez Veyrat ne se représenterait certainement pas souvent, car trouver des amis prêts à déboursier 200€ pour des mets, certes exceptionnels, je n'en connais aucun à part Nora !

De la gare d'Annecy, j'ai fait rouler ma petite valise jusqu'à l'hôtel Ibis du centre ville, où j'ai retrouvé mon amie, installée là depuis la veille, en « éclairieuse ». Après un rapide rafraîchissement de ma tenue et de mon teint, j'ai rejoint Nora à la réception et nous sommes sorties pour flâner dans les ruelles animées du vieil Annecy et dîner modestement d'un sandwich, d'un Coca et d'une glace (il faut bien se priver pour s'offrir du luxe de temps en temps !). Notre promenade nous a menées au bord du lac au parc du Pâquier, en passant par les jardins de l'Europe. Après avoir dépassé les stands de pédalos, nous nous sommes assises au bord de l'eau, pour contempler l'étendue bleue au pied des massifs majestueux des Alpes. De là nous pouvions même apercevoir notre destination du lendemain midi : l'Auberge de L'Eridan...

Après une longue nuit calme et reposante, Nora et moi avons pris un petit-déjeuner léger et traîné nos baskets parmi les touristes avant de revenir à l'hôtel revêtir nos « robes de princesse » et parfaire notre maquillage pour embarquer à Annecy, dans un magnifique Riva au bois d'acajou et chromes étincelants qui nous débarqua quelques minutes et quelques mèches de cheveux déplacées plus tard, sur la plage de l'Auberge de l'Eridan. Accueillies par le maître des lieux, chapeauté de noir comme à la télé, nous nous installâmes en terrasse, face au lac. Mais dès la commande passée, plus rien n'exista que l'emplacement de notre assiette où se déroula un festival de couleurs, d'odeurs, de saveurs, de textures, de mélanges improbables ... que le service discret mais attentif ne réussit pas à troubler. Se succédèrent ainsi, entre autres, deux foies gras, « l'un froid agrémenté de sa compote de figues et d'oranges amères, l'autre chaud parfumé au bouillon de fenouil acide ; des raviolis de légumes aux senteurs de sous bois et prairie ; des petits tronçons de bar grillés au lierre terrestre ; un pigeon rôti à la cardamine amère du Bout du lac, l'ercheu (plateau) des fromages frais et affinés des deux Savoies ; cinq crèmes brûlées aux saveurs de la flore du tour du lac », une ganache de chocolat superbe...

La tête et le palais pleins de souvenirs, nous rentrâmes à Paris avec le sentiment d'avoir vécu un week-end « extra –ordinaire » au sens littéral.

Pour après (Jean Dherbey)

C'est elle qui en avait eu l'idée, qui a longtemps voulu savoir et je n'ai rien dit.

- Pardonne-moi, je n'avais pas le choix...

J'ai toujours tu mon passé en Algérie, parce que je ne sais pas, hélas, si une fois, la plus terrible des fois, j'ai eu le courage de désobéir.

Après tout, sur cent actes que nous commettons, nous en exprimons tout au plus un par des mots. Le plus souvent, notre récit se délite, s'enfuit et nous échappe. Nous prétendons connaître l'autre après des phrases insignifiantes ! Comme si le fait de percevoir le souffle d'une baleine, qui jaillit par intermittence, indiquait à l'ignorant autre chose que sa présence physique. Que sait-on vraiment de ce qui se passe sous l'eau ? Quelle inutilité du verbe, quelle déprimante pauvreté, quel manque de consistance pour colorer le présent ou raconter le passé. La partie immergée, vêtue de silence, dispense secrètement sa petite musique à la vie et son inaccessibilité. Les paroles coulent sur l'enveloppe de l'âme, l'imprègnent d'un vernis protecteur qui s'épaissit avec le temps, pour la rendre encore plus mystérieuse et plus impénétrable. Parfois pourtant, un mot anodin, asséné avec désinvolture, laisse la trace indélébile d'un bonheur indicible, d'une terreur viscérale, d'une douleur permanente ou d'une honteuse défaite.

- Penses-tu, ma fille, que ma guerre fut juste ?

Aujourd'hui, parfois, je retrouve des images anciennes. Je ne crains plus, dans ce douloureux retour, de rencontrer les regards des suppliciés, de sentir les puanteurs de leurs corps relâchés et d'entendre en écho les hurlements des malheureux qu'on égorge. L'horreur, trop fréquentée, aurait-elle engendré la banalité ? A force de me haïr, j'en ai probablement perdu mes possibilités d'indignation qui n'apparaissent plus, à mes yeux, que comme un luxe de nanti. Elles ne me sont plus nécessaires, puisque j'ai depuis longtemps abandonné l'idée de changer le monde, je laisse cela à ceux qui subissent la mécanique imposée des habitudes. Dans une espèce d'impudeur retrouvée, il ne me reste plus qu'à révéler mon histoire avant que les cultures, les modes, les rituels sociaux, ne puissent définitivement l'enfermer. Le regard de l'autre ne m'importe plus, je me sais trop laid. Peu me chaut que l'on me comprenne différemment de ce que je suis. J'ai intégré ce fait comme une évidence première et je ne me demande plus si l'image que je délivre de moi-même, est bien celle que je voudrais que l'on perçoive.

Le temps de la représentation est terminé. Ah ! Qu'il me soit donné de mourir vite, afin que la proximité de la mort ne dise pas aux autres, ce que je suis réellement.

Que s'est-il passé après ce coup sur la tête ? Après ce trou noir, cet effacement de quelques heures, de quelques jours, de quelques siècles ?

Depuis cette période terrible dont j'ignore tout, je compte les jours afin de ne pas être broyés par eux. Je les dresse, les plie, les emballe et je ne m'y coule qu'à la condition qu'ils me conviennent. Quand j'en vois un qui renferme des cris de femme qu'on viole, des pleurs de petite fille qu'on rudoie, je le contourne soigneusement, l'occulte ou l'enjambe résolument pour attraper le suivant.

Il y a eu un avant, un après, alors que le pendant se contente de quelques souffles qui jalonnent mon parcours, en refusant obstinément d'en révéler la teneur exhaustive.

Je suis persuadé que les chemins de l'âme n'acceptent que les faits vrais. J'essaie de m'y rendre et de me découvrir. Je ne vois rien que du vide. Je crois que je ne suis pas encore assez mort pour me rencontrer.

- Me crois-tu maintenant, quand je parle ainsi de ce que je ne sais pas?

Je ne sais plus vraiment comment tout a commencé (anonyme)

Je ne sais plus vraiment comment tout a commencé. Le temps a fait son oeuvre. Lent exercice de destruction des traces d'un passé qui s'enfuit un peu plus chaque fois que les heures de l'horloge résonnent entre mes murs. Et pourtant, je ne saurais dire si ce temps efface les souvenirs ou s'il ne protège pas plutôt la mémoire. Comme un trésor de pacotille qu'un jeu adolescent enfuit dans un improbable recoin de jardin.

Je ne sais plus vraiment comment tout a commencé. Je ne sais plus comment nos mots se sont croisés. Comment ils se sont surpris, testés puis apprivoisés. Echos furtifs, messagers d'une mémoire vivante avide de rencontres. Il y a bien eu un début à tout cela. Un jour, une première fois.

Je ne sais plus vraiment comment tout a commencé. Il a fallu des saisons, des rires dans les cours d'enfants, des pleurs dans les cours des grands pour en arriver là. Subtil équilibre enfin trouvé depuis ces quelques lignes griffonnées sur un bout de papier déjà froissé. Des mots qui se répondent, se mêlent et s'emmêlent tour à tour, puis l'étonnante harmonie née d'une inouïe cacophonie originelle. Il fallait se comprendre, parler les mêmes mots, les dompter, les accepter.

Je ne sais plus vraiment comment tout a commencé. Aujourd'hui nos mots semblent si légers, si naturels que j'en viens à douter de l'existence même d'un commencement à tout cela. Je me surprends parfois à penser que tout ceci aurait pu ne pas être, sans vraiment y croire un instant. Echec à imaginer l'absence de ce lien tissé jour après jour, mot après mot, l'absence de ces phrases abandonnées au gré des instants de la vie, pareilles à des bouteilles jetées à la mer dans l'espoir d'un rivage hospitalier. L'absence de ces attentes interminables d'un écho, d'un retour, d'un signe de vie d'une histoire à deux temps.

Je ne sais plus vraiment comment tout a commencé. La seule chose dont je suis sûr, c'est que c'est elle qui en avait eu l'idée.

C'est elle qui en avait eu l'idée... (Jeanne Kermorvant)

Nous avons sorti le pied du hamac de la remise, nettoyé son lacis de toiles d'araignées et accroché le grand berceau de ficelle.

Les nuits étaient chaudes et sèches.

Août scandait l'été du soir au matin, sans une goutte de rosée aux pétales, ni à l'herbe de l'aube.

Dans la nasse de la balancelle, nous avons amassé des coussins et des plaids pour nous blottir dans un nid douillet.

Et toute la nuit, allongés et bercés nous avons guetté, filet à papillons à la main, les étoiles filantes. Elles ont strié notre veille, courtes ou longues, courbes et élégantes comme le jet du tuyau d'arrosage qu'on dirige un moment vers le ciel, et qui meurt dans la douceur d'une courbe face contre terre.

Nous les attrapions au fond du filet, d'un geste souple, pour les déposer dans une jolie cage à oiseaux en arabesques blanches. Je refermais soigneusement la porte après chaque prise, et nous accrochions nos vœux au long d'un fil, bientôt chargé des lampions colorés de nos souhaits les plus chers.

Les coqs d'un voisin nous ont avertis de l'arrivée imminente du jour.

Alors, elle a attrapé la cage, l'a doucement balancée à bout de bras, puis a ouvert la petite porte...

Notre cueillette d'étoiles a jailli en un délicat feu d'artifice.

Au fond de la cage pourtant, il restait une lueur : une luciole, fille de plumes et d'étoiles, brillait calmement.

11 septembre (Joël Poulet)

Les tourtereaux étaient nés à Bamako. Adama, issu d'une riche famille de commerçants, marchait sur les traces de son père. Awa, elle, était l'une des dernières princesses d'une dynastie déchue qui avait connu son heure de gloire et régné sur un vaste territoire, avant la colonisation. Elle était très belle et le savait. Adama a été rapidement conquis par les charmes de la jeune fille, qui céda facilement à ses avances. Tout naturellement les jeunes gens se mirent en ménage malgré les réticences des deux familles qui voyaient cette union d'un mauvais œil, chacune jugeant l'autre indigne de son rang. L'affaire se corsa lorsque le couple décida d'officialiser son union, les deux parties s'y opposèrent farouchement. Ils devaient pour réaliser leur rêve, fuir les leurs, fuir Bamako, quitter le Mali. C'est elle qui en avait eu l'idée : l'Amérique, les USA, New-York. Elle lui avait dit :

- Tu verras, c'est le pays de la liberté. On peut tout entreprendre, devenir riches, très riches, régner sur un empire et trouver le bonheur ! La belle vie ! Et puis les New-yorkais appellent leur ville " Big Apple, la Grosse Pomme" c'est tentant !

Adama et Awa avaient quitté leur pays, s'étaient installés à Manhattan et leurs affaires avaient vite prospéré. Ils avaient tout : l'argent, les belles voitures, belles villas, belles toilettes, belles relations, les soirées mondaines, toute la cité et même plus à leurs pieds. C'est précisément au cours d'un gala huppé qu'Awa fit la connaissance du Capitaine Snake. Adama commisit l'erreur d'accepter l'invitation du nouveau venu. La soirée fortement arrosée s'est poursuivie dans les lieux à la mode de la mégapole. La suite, il ne s'en souvenait pas. Il s'était réveillé dans une chambre d'hôtel, inconnu de lui, entièrement nu, dépouillé de toute preuve d'identité, de carte bancaire et de dollars. La réception ayant prévenu la police, le capitaine refit son apparition pour le conduire manu militari en cellule, malgré ses protestations.

Enfermé dans le quartier des émigrés, Adama capta quelques bribes de téléphone bambara qui vinrent confirmer ses soupçons : sa belle princesse s'était enfuie avec le policier, le délestant au passage de tous ses biens : comptes en banque et titres de propriété. Il n'avait pas exactement saisi, si les deux escrocs se cachaient aux Bahamas ou à Las Vegas. Alors qu'il ruminait lugubrement les affres de son existence, se disant au passage :

- La pauvre pomme de cette histoire, c'est bien moi ! il vit, médusé, à travers les barreaux de sa geôle un Boeing pénétrer dans les bureaux de sa société sise en haut de la Tour Nord du World Trade Center, déclenchant un invraisemblable feu d'artifice.

Joséphine et Mathurin (Josette Cornec)

En décembre 1941, la Cité HLM Kérigonan, à Brest, a vingt ans. Les bombes britanniques qui visent l'occupant allemand ont à peine écorné les hauts immeubles sans ascenseur.

Au 2, vit Mathurin, vingt ans. Son père est mort, épuisé par ses campagnes de pêche à Terre Neuve. Pour nourrir les 4 enfants, sa mère Marie lave les draps des voisins.

Mathurin est à Bizerte, où la Navale l'a envoyé. « A l'abri », pense Marie : après des actes de résistance avec ses copains du Patro, il a échappé aux arrestations, s'est enfui à Toulon et s'est engagé. 11 membres du groupe Elie viennent d'être fusillés.

Au 4, Joséphine, vingt ans, revient de plusieurs mois de faim, de froid, de courage, réfugiée hors de Brest avec six de ses 10 frères et sœurs à nourrir et à rassurer.

Le lavoir n'est qu'à un kilomètre, de descente à l'aller, de montée au retour, quand les draps sont si lourds. L'air humide est doux dans les chemins boueux, les camélias sont en bouton.

Pluie ou vent, il faut y aller. Marie doit garder ses clientes.

Joséphine ne se plaint pas : sa mère se plaint-elle ? A la naissance de la onzième, elle a quitté sa coiffe, logé son mari dans la chambre des fils, et elle est partie travailler à la poudrière de St Nicolas. Marie Ange est mariée, Augustine travaille. C'est à son tour d'aller au lavoir, et souvent avec les petits qu'il faut surveiller

Marie a mal : la maladie grandit en elle. Elle partie, que vont-ils devenir ? Pour son rebelle de Mathurin, il faut une femme douce, pas comme sa fille aînée, toujours aux réunions de la JOC. Une femme douce et courageuse. Pas une de ces coquettes qui teignent leurs jambes pour imiter les bas.

A Joséphine qui l'aide à tordre les draps, la mère vante son fils : champion de gymnastique, brillant apprenti de l'arsenal. Un métier sûr, un salaire garanti.

Joséphine écoute en silence. Oh, elle sait qui il est, ce fils aux boucles blondes, toujours en mouvement avec des copains.

A Marie qu'elle aide à pousser la brouette, elle se raconte. A 8 ans, prendre soin des jumelles, toujours à se réveiller l'une l'autre, ces pissouses. A 11 ans, après le certificat d'étude, renoncer à l'école, à 13 ans, à l'apprentissage. Ce qu'elle voudrait, c'est juste un petit lit pour elle, toute seule. Pas ce lit qu'elle partage avec ses sœurs. « Et avec un mari ? » demande malicieusement Marie à Joséphine rougissante.

Septembre 1942, Mathurin est revenu.

Au retour du lavoir, c'est lui qui pousse la brouette, jusqu'à la mort de sa mère. Joséphine suit, admirant la silhouette athlétique.

Mai 1944, défiant la guerre inachevée, dans la ville de Brest en lambeaux, Joséphine et Mathurin se marient, pour le meilleur et pour le pire.

Le temps passe, Brest se reconstruit. La Cité Kérigonan est détruite et reconstruite, dispersant ses habitants. Au milieu des champs, une forêt d'immeubles anonymes chasse le lavoir et sa fontaine.

A quelques semaines de leurs 50 ans de mariage, Joséphine, ma mère s'est éteinte, toujours amoureuse de son taiseux de mari.

J'ai alors osé demander à mon père des confidences sur leur mariage :

« C'est elle, ta grand mère Marie, qui en avait eu l'idée ».

Lièvre-toi et marche (Yve Bressande)

C'est elle qui en avait eu l'idée et tout le monde était d'accord.

Lever un lièvre ! Qu'elle a dit.

Azina fit aussitôt remarquer que nous n'étions pas en mars.

Minette écarquilla ses beaux yeux jaunes et... donna sa langue au chat.

Une vraie bonne idée, tout le monde était d'accord. Mais où, quand, comment lever un lièvre ?

Ça, personne n'en savait rien.

Alors comme c'est elle qui en avait eu l'idée, tout le monde se tourna vers elle.

Elle réfléchissait, ne voulant pas passer pour la folle du jour.

Nous étions cinq autour de la table, bien décidés à « lever un lièvre ».

Jeannot dit : Une poule ç'aurait été plus facile.

Minette écarquilla ses beaux yeux jaunes et... n'ayant pas sa langue dans sa poche :

S'il te plaît Jeannot ne nous la joue pas lapinou en rut, elle a dit : Un lièvre.

Une anguille sous roche, proposa Marguerite.

Jeannot surenchérit : Une vache dans un couloir !

Minette écarquilla ses beaux yeux jaunes et : Ce que tu peux être lourd mon Jeannot !

Elle, réfléchissait toujours.

Azina fit remarquer qu'il n'y avait plus rien à boire.

Elle dit : Il faut se bouger, battre la campagne, le fer tant qu'il est chaud !

Et sans attendre elle se lève et sort nez au vent.

Azina, Minette, Jeannot et Marguerite lui emboîtent le pas et les voilà sur la route en quête d'un lièvre à lever.

Comment cette histoire s'est-elle terminée ?

Si vous croisez un lièvre, c'est qu'il est levé, alors, posez-lui la question.

Sans titre (Lisa Mollier)

Il n'était plus qu'un concentré de peur et de doutes. Pourquoi se trouvait-il ici ? Il s'était toujours promis de ne jamais en arriver là. Si quelqu'un lui avait dit cela, trois mois auparavant, il lui aurait ri au nez. Il y a trois mois, elle ne lui avait pas encore posé la question. C'est elle qui en avait eu l'idée. Encore une de ses idées farfelues. Une parmi tant d'autres. Mais cette proposition-là lui avait demandé plus de réflexion que les précédentes. Habituellement il savait à quoi s'en tenir avec elle. Mais cette idée était plus surprenante venant de sa part. Il pensait jusqu'ici qu'ils partageaient le même avis sur la question. Mais il avait fini par accepter. Avait-il seulement le choix ? Et voilà. Aujourd'hui il se retrouvait là. Devant cette assemblée, dans cet accoutrement ridicule. Il ne s'était jamais senti aussi observé. Il avait les mains moites et souhaitait simplement que tout cela se finisse au plus vite. La suite serait sans doute plus simple. A cet instant rien ne lui parut plus insurmontable. Puis elle apparut. Elle avançait, pas à pas, prudemment dans l'allée centrale. Alors il sentit les doutes et la peur qui l'assaillaient quelques minutes auparavant se dissiper, tandis qu'elle s'arrêtait à ses côtés. Tout lui parut plus clair. Les trois petites lettres qu'il s'apprêtait à prononcer ne lui faisait plus peur. Un petit oui, et c'est pour la vie.

C'est elle qui en avait eu l'idée... (Marion Krafft)

On était monté sur le toit. Elle avait sa vieille robe bleu délavé, son sourire des beaux jours, et les yeux pleins de lui. J'avais tout regardé, j'avais tout bu, des flaques de lumière qui couraient sur ses avant-bras jusqu'à la petite tache juste en bas de sa cuisse droite ... Et le petit vent fou portait ses bras et elle riait, les mains écartées, et le vent le petit vent soulevait très haut ses cheveux ; c'était juste l'innocence de nos jeux d'enfants qui s'en allait comme un courant d'air.

« Viens, on joue à chat ».

Ce n'est pas une phrase c'est un éclat de rire, coupant comme un minuscule morceau de verre qui me pique qui m'entaille ; Clara j'ai tout vu je sais maintenant, je sais que c'est toi et lui, et moi, moi... il n'y a pas de moi à l'intérieur de tes sourires, et aujourd'hui tes regards sont aveugles. Clara, elle ne voit pas, mais moi partout, partout sur les tuiles luisantes du toit, dans le ruissellement du soleil, partout dans le passage du vent qui pousse les nuages, qui pousse le toit avec nous dessus, partout je vois j'entends je sens que c'est la dernière fois.

C'est elle qui en a eu l'idée.

Je suis posé contre le mur, la tête dodelinant de droite et de gauche : peut-être que je suis descendu trop vite, peut-être que je suis malade, peut-être que je ne suis même pas là d'ailleurs.

Je suis posé contre un mur, et je sens sa main froide, sa petite main d'enfant entre mes doigts écorchés, cette main que j'ai tant rêvé de prendre mais maintenant ça n'a plus d'importance, c'est trop tard Clara et c'est de ta faute.

Et je peux aussi mettre les doigts dans ses cheveux un peu poisseux, et les laisser courir. C'est doux, c'est chaud et froid à la fois, et délibérément je glisse ma main à l'arrière de son cou, tout contre le fin duvet, là où elle est un peu chatouilleuse. J'attends sa dérobade avec un sourire, elle va avoir un petit geste agacé en me repoussant, remettre ses cheveux derrière ses oreilles, comme ça, et... elle ne bouge pas.

Clara ? Tu es vexée ? Clara ne boude pas, réponds-moi un peu...

Clara c'est juste un jeu, un jeu, tu sais ?

Et c'est toi qui en as eu l'idée...

C'est elle qui en a eu l'idée.

Elle a juste dit :

« Si tu me poussais, tu crois que je m'envolerais ? ».

Elle a rit encore, et c'est toute la fin de l'automne qui riait avec elle, doucement, tout s'agitait avec langueur et avec joie, tout tournait autour de moi, moi immobile comme un grand trou de vide au milieu de son paysage.

Tu voudrais bien que ce soit lui Clara, n'est-ce pas ?

Ses orteils nus dépassent un peu du toit, un peu plus et des bouts de nuage viendront les lécher ; c'est une très belle image que je veux garder, toi Clara sur le rebord du toit, ta robe, ton sourire, tes bras grands ouverts comme si tu voulais voler, attends un peu Clara que je te rejoigne.

Viens on s'envole...

C'est toi qui en a eu l'idée.

Elle est couchée comme une enfant, les jambes repliées on dirait qu'elle dort, ... il y a juste son petit cou blanc un peu tordu, avec ça elle a l'air d'un oiseau, un petit oiseau brisé en plein vol, c'est un peu ridicule.

Je ferme les yeux pour ne pas voir, et j'ai l'image de toi, élevée et gracieuse sur le bord du toit imprimée au fer blanc derrière mes paupières.

Clara, Clara, Clara... C'est toi qui en a eu l'idée.

Oui, mais c'est moi qui t'ai poussée.

Sans titre (Pascale Mébarki)

C'est elle qui en avait eu l'idée ... De projets elle n'en manquait pas. Ces pensées qui sommeillaient, qui tendaient, qui pointaient leur nez, qui trottaient sans jamais se concrétiser. Toutes ces images qui restaient à jamais non exprimées, bridées dès le jaillissement par la morale, avortées par la crainte de la vie, la peur de l'écho... Elles foisonnaient, fourmillaient, pullulaient, regorgeaient, noyées de doutes, de questionnements, de résignation. Elle s'évadait, se raisonnait, elle renonçait. Entre idées fixes et idées reçues, elle bataillait, montait chevaux, paraît calèches, et de haillons vêtue sur le carreau se réveillait. Que de scènes et de tâches s'entremêlaient, tant de vallées parcourues, autant d'eaux bues dans le ruisseau, combien d'étranges rencontres, rapportés de si maigres butins. Tous ces fantômes du passé qui ne faisaient que ranimer cette si douloureuse blessure, ce mal si profond, si lointain, dès l'origine avant même qu'intention elle n'eut .Elle ressentait, réflexions filtrées par le moi, préjugés guidés par les intonations, les ambiances. Allait elle un jour se débarrasser de ces funestes perceptions, de ces tragiques interprétations, de ces embarrassantes questions et de ces inquiétantes obsessions ? Libre, plus en apparence, ni invention, ni même concept, mais intime et rassurant sentiment transformé en formidable et véritable énergie de vie. Illumination fût-elle il fallait laisser brûler la mèche, ne pas souffleter dessus avec le souhait qu'elle s'éteigne mais plutôt raviver cette lueur, cette notion de vie qui fume, porter plus haut ce flambeau afin d'éclairer les sombres recoins de son âme. Elle a la hantise du chien qui rôde, elle a pour marotte le son des mots, sa philosophie, j'aime, je donne et tant pis si ça fait mal, aïe ! aïe ! aïe !, son dada c'est à pied que je vais, faire abstraction d'hier pour mieux vivre demain, son lieu commun c'est la pensée, son entité la générosité, par prévention fait attention que rêve devienne réalité et qu'être tout entier reflète tête et corps. Toutes ces idées dissertées, ces mots mêlés, pensées chargées, l'ont aidée à se dépasser et lui ont fait pousser des ailes, elle en a fait un portrait d'elle. C'est toi qui en as eu l'idée, c'est elle qui l'a réalisé : Elle va enfin s'envoler...

Mektoub (Violette Chabi)

Les dunes du désert se colorent d'étranges couleurs. Le crépuscule descend lentement faisant jouer l'ombre et la lumière.

Xanthoula a préparé le thé à la menthe et elle verse le breuvage parfumé dans des verres finement décorés. Rituel quotidien bien ordonnancé ! Elle est vieille, fatiguée mais ses gestes sont précis.

Depuis longtemps Xanthoula ne parle presque plus mais elle voit tout. Elle regarde sa petite fille, la belle Gaïa, qui se maquille avec beaucoup de soin. Ce soir la jeune femme va danser au mariage de sa cousine. Elle sera seule et les hommes regarderont ses longs cheveux gainés de henné. Gaïa est entêtée et refuse toutes les demandes en mariage. Xanthoula sait que le cœur de sa petite fille bat pour cet étranger aux cheveux blonds venu travailler sur un chantier dans le village. Gaïa vient s'asseoir près de sa grand-mère, elle lui prend la main et pose sa tête sur l'épaule de la vieille femme. Bonheur simple, tendresse infinie, les deux femmes se comprennent sans se parler.

Une voiture s'arrête devant la maison et un homme s'approche de Xanthoula. Elle lui sourit comme si elle attendait sa venue. Gaïa elle, se sent défaillir. Le jeune homme lui propose de l'accompagner aux festivités du mariage. Xanthoula dont les yeux brillent de joie, encourage Gaïa à accepter l'invitation. Le couple a déjà quitté la maison quand Xanthoula se met soudain à prononcer quelques mots d'une voix rauque... la piste... Djebel Kaâla... l'éboulement. Trop tard !

La vieille femme attendit Gaïa toute la nuit. Non, sa petite fille ne pouvait pas s'être enfuie avec l'étranger. Un sombre pressentiment...le cri strident d'un oiseau de nuit... Xanthoula se mit à prier, elle pria jusqu'à l'épuisement puis elle s'effondra sur les nattes recouvrant le sol.

Au lever du jour, des nomades virent une voiture au fond d'un précipice. Un peu plus tard on remonta les corps d'une jeune femme et d'un jeune homme aux cheveux blonds.

Destin cruel et injuste répétaient les villageois qui accompagnaient la tendre grand-mère et les deux amoureux dans le petit cimetière écrasé de soleil.

Le trésor de la bibliothèque (Mélanie Moulin)

Tout avait commencé par cet après-midi des vacances de Pâques, pluvieux et gris. Alors que Julie et Julien ainsi que leur cousine Cléa s'ennuyaient, Julie eut soudain une idée.

- Et si on allait faire un tour dans la bibliothèque ?

Julien et Cléa la suivirent quelque peu à contrecœur car ils venaient de commencer une partie de monopoly. La bibliothèque était la plus grande pièce de la maison de leurs grands parents et ils n'y allaient que rarement car les jumeaux Julie et Julien détestaient la lecture. Les murs de la bibliothèque étaient couverts de rayonnages jusqu'au plafond et le sol était fait d'un parquet grinçant. Sans hésitation, Julie grimpa sur l'échelle permettant d'accéder aux plus hauts rayonnages. Elle retira un vieux livre à la couverture élimée. Julien et Cléa échangèrent un regard étonné quand soudain à l'autre bout de la pièce un rayonnage pivota pour laisser passer un rayon de lumière dans ce qui semblait être un passage souterrain. Julien et Cléa étaient ébahis.

- C'est génial hein ? s'exclama Julie brisant le silence. J'ai découvert ça l'autre jour en fouillant dans les livres car je cherchais un paquet de bonbons que j'y avais caché.... Je pense que c'est le souterrain perdu dont Mamie nous a tant parlé. Papi pensait qu'il y avait une entrée ici. Et par hasard, je l'ai trouvée !... Bon, vous venez ?

Elle s'engouffra dans le passage, les entraînant à sa suite. C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent tout les trois dans le souterrain avec une lampe de poche, des piles de rechange et un goûter préparé par Julie. Ils avancèrent à tâtons pendant un moment, leurs yeux s'habituant à l'obscurité, sans savoir où ils allaient. Au bout d'une heure, ils eurent l'impression de tourner en rond et se rendirent compte qu'ils s'étaient perdus !!

- Je suis désolée, sanglota Julie, je n'aurai pas dû vous emmener, j'aurais dû prévenir Mamie.

Cléa l'entoura de ses bras pour la rassurer :

- Ne t'inquiète pas, tout va s'arranger...

Mais en réalité elle était aussi inquiète que sa cousine. Surtout qu'il ne leur restait qu'un demi-litre d'eau et quelques gâteaux. Ils se remirent en route suivant la galerie et prenant les carrefours au hasard. C'est alors que Julien s'écria :

- Regardez ! De la lumière ! On est sauvés !!

- Hourra !!!

Ils se précipitèrent vers le rayon lumineux qui pointait au bout du tunnel et débouchèrent dans la bibliothèque.

- Enfin ! On a dû tourner en rond là dedans !, dit Julie en poussant un soupir de soulagement. Cléa buta sur quelque chose.

- Mon paquet de bonbons, s'exclama Julie, on l'a retrouvé !!

Et ils se mirent à rire, ils étaient tellement soulagés ! Soudain quelque chose attira l'attention de Julien. Il alla voir et découvrit un petit coffre en bois caché à l'entrée du souterrain. Tout excité, il le ramena vers les autres. Ils l'ouvrirent ensemble et y découvrirent un vieux cerf-volant et une tirelire pleine de vieilles pièces. D'un commun accord ils refermèrent le passage et allèrent montrer le coffre à leurs grands-parents. Leur grand-père expliqua que ce coffre et ce qu'il contenait avait appartenu à son propre père et que, étant petit celui-ci l'avait caché durant la guerre car ce cerf volant et sa collection de vieilles pièces était son seul trésor. Il lui en avait parlé, mais jamais il n'avait pu retrouver le passage secret abritant ce trésor. Et ses petits-enfants venaient de le découvrir!

Ils décidèrent alors de faire voler à nouveau ce cerf volant centenaire. Les enfants l'observèrent avec satisfaction en pensant que sans Julie rien de tout cela ne serait arrivé.

Car c'est elle qui en avait eu l'idée...

C'est elle qui en avait eu l'idée... (MeLL'*M)

« C'est chiant les maths, hein !

- Pire.
- Cette meuf doit peser plus lourd que le plus gros hamburger du monde dans le livre des records. Ca craint.
- Un vrai Big Mac ! Ca devrait être interdit d'avoir des profs aussi balèzes.
- 'Clair ça peut être super dangereux pour les élèves, t'imagines, elle te marche sur le pied, tu te fais une fracture du tibia ! * rires * »

Deux langues de vipères, voilà ce qu'on était, deux sales langues de vipères qui n'osaient même pas se regarder dans le miroir, de peur de comprendre qu'elles ressemblaient exactement aux stéréotypes qu'elles critiquaient.

- Tu t'appelles comment au fait ?
- Maëlle et toi ?
- Alyssa.

C'est là que tout a commencé. Alyssa et moi trouvions des surnoms à chacun de ce que nous appelions nos jouets. Nous établissions sans cesse des listes de tous les clichés du lycée, nous notions leur adresse, leur numéro de portable, la marque de leurs vêtements, tout ce qui pouvait nous amuser. Et puis nous avons fixé des règles dans le jeu tout en repoussant les limites. Ainsi, la liste ne comprenait que des garçons au physique avantageux, à la mode des magazines people et dont les loisirs étaient, selon nous stylés (le skate, les bars, le rock, le reggae et les cigarettes). Nous les suivions dans la rue, dans les cafés où ils avaient leurs petites habitudes, et même jusqu'à leur domicile. Je leur envoyais des paris qu'ils acceptaient ou non, tandis qu'Alyssa, elle, se surpassait pour trouver plus d'informations sur eux et leur faisait des blagues au téléphone, prenait des voix douteuses... Nous planifions tout, leur emploi du temps que nous obtenions morceau par morceau, à force de monter et descendre chaque étage du bâtiment entre chacune de nos heures de cours. Bien sûr nous arrivions souvent en retard au cours suivant, pour ne pas dire toujours, mais mon sourire de bonne élève et mon air de sainte innocente nous sauvait à chaque fois. Aussi nous n'avions pas besoin d'aller chercher de mot de retard au bureau des surveillants et nos parents n'étaient donc pas au courant. Nous nous sentions fortes, puissantes, nous dominions les hommes comme Dieu dominait les Hommes avec un grand H. Comme moi, Alyssa avait l'impression de tout contrôler, d'être intouchable. Cependant, une chose nous avait échappé... Nous n'avions effectivement pas envisagé une seule seconde que nos sentiments s'en mêleraient. Je ne vous parle pas des sentiments que nous avons eus jusque là ; je ne vous parle ni du

mépris que nous exprimions envers les gens heureux ni de nos insolentes moqueries - guérisseuses de notre mal aussi profond et enfoui que secret - Non, je vous parle de ces sentiments d'une telle force, d'une telle présence soudaine dans votre vie, qu'ils peuvent vous embaumer le cœur comme vous le briser aussi aisément qu'un verre de cristal. L'une comme l'autre, nous étions tombées dans le piège inexorable de l'amour. Peu importe de qui, peu importe comment, ces banalités ne sont rien quand on connaît la gravité de notre chute. Alors nous explosâmes tel un volcan en éruption, nos mots brûlèrent nos yeux comme la lave rend aveugle quelqu'un qui s'en approche de trop près. Et les larmes acides, tout doucement, comme le beau temps après la pluie, vinrent picoter les blessures que nous nous étions nous-mêmes infligées. Tout était terminé, nos sournoiseries, notre amitié et bien évidemment le jeu. Il est vrai que nous n'avions plus l'âge de s'adonner à de telles puérités, mais croyez moi ou non, nous avions une telle peur de vieillir, de ressembler à ces adultes névrosés, dont la vie ressemble à une eau grise et stagnante, froide et sans fantaisie, que je trouvais que ce divertissement là, aussi superficiel et naïf était-il, me procurait un immense plaisir et le sentiment d'une liberté infinie. Malgré tous les supposés bienfaits de cette bulle idyllique, où nous adorions nous enfermer, le moyen d'éloigner de nous la dure réalité que nos vies étaient ordinaires et comparables à celle du voisin, nous nous reprocherons toujours d'en avoir été les créatrices. Mais ce qu'Alyssa oublie parfois, c'est que cette expérience nous a, en réalité, aidé à atteindre notre rêve : mettre un peu de piment dans nos vies sans extravagance et que c'est elle qui en avait eu l'idée...

Disparition en Amazonie (Mestrel Aude)

C'est elle qui en avait eu l'idée, et elle en était fière. Grâce à elle, Alicia et ses deux amis voguaient sur l'Amazone avant de rejoindre le cœur de la forêt.

Quelques jours auparavant, Alicia avait proposé au club de journalisme de partir faire un reportage sur cette mystérieuse forêt où de nombreuses disparitions avaient été relatées. Sa demande avait été acceptée, et ainsi, elle avait pu partir faire cette enquête avec John et Leïla.

Le capitaine du bateau les débarqua sur la berge, et repartit. Alicia, surexcitée, prit la tête de l'expédition et pénétra dans la forêt. L'air était humide malgré la chaleur étouffante qui régnait. Après plusieurs heures de marche, Alicia vit un perroquet voler et disparaître d'un seul coup dans le vide. A l'endroit même où le volatile s'était évanoui, elle remarqua une sorte d'onde, comme celle produite à la surface de l'eau. Elle demanda à ses amis s'ils avaient vu, mais ils n'avaient rien remarqué. Persuadée que ce n'était pas un mirage, elle se mit à observer plus attentivement. Peut-être ce phénomène avait-il un lien avec les fréquentes disparitions dans cette forêt ? C'était possible, et elle se jura intérieurement de trouver la raison à tout cela. Bientôt, elle repéra une zone que rien ne traversait sans se volatiliser. Elle s'arrêta pour montrer à ses camarades cette chose étrange, comme un voile, qui leur barrait la route et semblait infini. Elle leur désigna aussi un coléoptère juste avant qu'il ne disparaisse. John et Leïla, surpris, eurent un mouvement de recul avant de se jeter sur leur appareil photo pour immortaliser ce phénomène. Dans l'excitation, John bouscula Alicia et quand il se retourna pour s'excuser, il ne la vit plus. Soudain, il comprit qu'il avait poussé Alicia dans ce qu'elle leur avait montré. Désespéré, il cria son nom, mais l'écho ne parvint jamais jusqu'à elle. Alicia eut l'impression de traverser un voile d'eau et elle sombra dans l'inconscience.

Quand elle rouvrit les yeux, elle se demanda où elle était. La forêt semblait à première vue être la même, mais quand elle s'attarda à observer son environnement, elle remarqua qu'il était différent. Alicia avança prudemment et commença à explorer les lieux. Bien vite, elle se rendit compte que plus elle avançait, plus le paysage changeait. Tout lui paraissait surnaturel.

Elle arriva bientôt devant une petite cabane habitée par un homme étrange aux yeux jaunes. Quand il l'aperçut, il lui sourit chaleureusement et lui expliqua ce qui lui était arrivé. Elle avait traversé un portail qui l'avait amenée dans un monde parallèle. Tout organisme vivant pouvait venir dans ce nouveau monde, mais en aucun cas en ressortir, contrairement aux choses inanimées. En temps normal, personne ne pouvait venir, mais

l'équilibre entre les deux univers s'était fragilisé, permettant le passage. L'homme remis à Alicia de quoi écrire. Elle réfléchit longuement à ce qu'elle allait dire, puis elle fit passer le papier à travers le voile. Elle pouvait voir ses amis, mais eux ne la distinguaient même pas. Ce fût John qui prit le papier, et Leïla qui le lut :

<< Mes amis, j'ai malencontreusement traversé le portail, il m'a permis de me rendre dans un monde parallèle au nôtre, mais je ne peux malheureusement pas revenir, toutes choses vivantes reste à jamais ici. Vous devez prévenir le gouvernement qu'il y a une distorsion et que les disparitions sont dû »es à ce phénomène, car l'équilibre naturel a été dérégulé d'un coté ou de l'autre. Je vous aime très fort.

Votre Alicia. >>

Alicia vit des larmes couler le long des joues de ses amis, et bientôt, elle sentit elle aussi ce petit goût salé sur ses lèvres. Son idée d'enquête en Amazonie avait bien abouti, mais à quel prix ? Si elle devait rester ici, cela ne l'empêcherait pas d'enquêter sur un moyen de rentrer chez elle. Alors tristement, elle repartit vers cet homme qui pourrait l'aider à mieux comprendre cet endroit.

D'un hiver à l'autre (Kate)

A Noël 2000, nous avons réveillé ensemble. Il y avait : Michèle, François, Isabelle et Gérard, Bernadette et Jean-Jacques, Simone, Vincent... et puis les autres.

Dehors il neigeait. Les routes verglacées ne permettaient pas de rouler en toute sécurité alors pour finir la nuit nous avons étalé des matelas par terre, sorti couettes, couvertures et oreillers des placards...

... Le jour filtrait par la fenêtre, à pas de loup je me levai, enfilai un gros pull et des chaussettes et enjambant les dormeurs je me dirigeai vers la cuisine pour faire le café. A moitié endormie, la tête lourde par quelques verres vidés la veille, comme hypnotisée je regardai les gouttes noires qui tombaient dans la cafetière transparente. Je n'entendis pas Isabelle arriver derrière moi, je sursautai, il faisait tellement froid qu'elle avait enroulé sa couette autour d'elle. Un regard a suffi pour que je comprenne qu'elle avait toujours cette idée en tête.

Nous sommes reparties dans la chambre, et assises en tailleur, face à face sur le lit, nos mains autour des tasses pour les réchauffer, nous nous regardions. Elle voulut parler mais un doigt sur les lèvres je lui fis signe de se taire; par terre sur un matelas, un des dormeurs enroulé dans une couverture écossaise s'agita, grommela et se rendormit.

Je lui montrai la porte afin de sortir de la chambre et prenant notre couette sous le bras nous sommes descendues dans ce que nous appelions la pièce : fraîche en été mais glacée en hiver. Un canapé nous attendait. Nous avons repris la même position que sur le lit et là à voix basse, en colère, elle parla longtemps avec un débit que je ne lui connaissais pas. Je savais que si je l'arrêtais elle se mettrait à crier, à s'énerver, elle irait réveiller les dormeurs et leur décrirait l'idée de la manière la plus noire possible. Et ça, je ne le voulais pas, il fallait que personne ne le sache. Elle voulait le faire disparaître.

Toutes les deux nous savions que derrière la porte il était là, enfoui sous la neige.

Après avoir enfilé bottes et anoraks nous sommes sorties, le froid nous a saisies, un brouillard dense et épais ne nous permettait pas de voir le paysage mais une forme fantomatique s'imposait devant nous. Elle marchait vite, déterminée, car c'est elle qui en avait eu l'idée, je savais que rien ne l'arrêterait. Elle se mit à creuser la neige à donner des coups de pieds. Elle gesticulait, elle riait. Je la regardais faire malheureuse et triste et j'assistais impuissante à sa destruction.

Immobile, je fermais les yeux et dans ma tête les saisons défilèrent: Printemps, été, automne et enfin l'hiver revenant, la neige recouvrant les prés, les bois je savais qu'il renaîtrait... Pleine

d'enthousiasme, le sourire aux lèvres je nous vis tous réunis chantant et dansant autour de lui.

Nous sommes rentrées, frigorifiées et tremblantes. Nous avons repris notre place sur le canapé et enroulées dans les couettes la tête posée sur des coussins nous nous sommes endormies.

C'est elle qui a commencé... (Libertine)

Moi je dirais plutôt que c'est lui... Il a suffi d'un regard, d'un sourire, d'une caresse de ses yeux, d'un mail envoyé et tout a basculé.

Une question toute simple posée sur la couleur de mes sous-vêtements et un jeu libertin s'est installé durant de longs mois.

J'attendais ses mails journaliers avec impatience, fébrile comme une adolescente qui vit son premier émoi amoureux, avec cette délicieuse crampe au ventre !

Moi la quadra, mariée, deux enfants, on me regardait encore !

Et puis tout s'est arrêté. Il n'a plus appuyé sur la touche Envoi de l'ordinateur !

Il m'a fallu des mois pour guérir, mais je n'oublie rien.

Aujourd'hui quand je le vois, je ressens la caresse de son regard, son sourire me fait fondre, et je veux revenir en arrière.

C'est elle qui en avait eu l'idée... (Pascale Reynaud)

C'est elle qui en avait eu l'idée de mettre le bazar dans la famille.

Moi, j'étais pas d'accord, je savais que cela allait poser de gros problèmes, et pour longtemps en plus. Moi, j'aurais préféré rester peinarde, comme d'habitude, dans mon coin, ne rien voir, ne rien savoir, ne rien vouloir. Pas faire de bruit, rester discrète, aller regarder les canards sur l'étang, les doigts de pied en éventail, saisir le bruit de l'eau qui goutte sur les feuilles entachant le silence, et zieuter les grenouilles qui causent tranquilles avec les nénuphars.

Mais, non, encore une fois, il a fallu qu'elle vienne tout chambouler, tout renverser. Je sais pas ce qu'elle voulait, au fond, j'ai jamais su d'ailleurs.

La famille, elle m'avait rien fait, je lui avais rien fait.

Je voulais juste me tenir à l'écart... j'aime ça, l'écart, ça me va bien l'écart, le décalage, l'entre deux. On voit les choses sans vraiment les toucher, on les approche mais sans vraiment les rencontrer. Mais on est là, et parfois on regarde, et parfois on attend. Juste une histoire de transparence...

Je sais pas ce qui lui a pris mais le pire c'est que je sais pas ce qui m'a pris à moi aussi, parce qu'alors je l'ai suivie, et là non plus, j'ai pas compris.

Alors pour être le bazar, ç'a été le bazar. De la haute voltige, un vrai feu d'artifice, des pots cassés, des têtes retournées, des poubelles renversées, des poubelles déversées, des propos déballés jetés sur la chaussée. Toutes ces vies retroussées par des mots, de vieux souvenirs rances et des rancoeurs ancrées.

Ouais, un vrai bazar ça a été, un vrai bazar dans la famille. A faire surgir, s'agiter et frémir des kyrielles de fantômes pour les générations à venir.

Je sais pas ce qui nous a pris, j'ai la tête comme un soupir, c'est elle qui en avait eu l'idée...

BETTY et JE (Histoire d'amour) (Philippe Pech)

Une porte qui claque. Ma porte. Celle de la sortie. Une femme qui m' plaque. La Femme. J' l' appelle Betty.

- Tu n'es qu'un pauvre demeuré! Tu n'as vraiment rien compris !

Même pas un petit sourire.

Elle aurait pu me traiter de sale con, j'aurais admis, mais elle trouve cela trop comme dans San Antonio ; d'une popularité ordinaire. Assis en haut de l'escalier. Seul. La libido et le moral à zéro.

Faut dire que ces derniers jours, j'avais rudement déraillé. Au fond du jardin, à côté de la cabane. Du très tôt le matin au trop tard.

Astuce : pour accomplir un travail soigné il te faut, premièrement délimiter le chantier avec de la ficelle et des petits bouts de machins que tu plantes proprement. Perso j'ai utilisé des piquets verts et d'autres rouges avec du ruban jaune pour faire plus Rasta Man Vibration. Deuxièmement, troisièmement et les autres chiffres aussi...

Tu t'y colles.

Pioche, Pelle, Brouette. Pioche, Pelle, Brouette. Encore et Encore. Toute la Sainte Journée.

J'ai compris ainsi ce que sous-entendait le Gérard Depardieu de la Manon des Sources avec sa Sainte Soif des Terrassiers. En fait, quand t'arrêtes, complètement fourbu, totalement mortibus, t'es pas seulement ivre de fatigue. Parfumé à la Cuvée des Montagnards, 12% du volume, mis en bouteille par F 73 420.

Et en plus que, par-dessus l' marché, t'as délaissé ta Betty. Même qu'elle s'en est rendue compte. Saloperie d'intuition féminine !

En vrai elle s'appelle pas Betty. Son petit nom c'est Simone. Moi je préfère Betty. Je l'ai calculée sur un trottoir. L'arpentait pas. Plutôt du genre statique, aussi figée qu'une Sainte Vierge à Lourdes. Perdue ? Non! Rêveuse? Chéppa... Peut-être m'attendait-elle?

Du noir au dessus du front, coupe mi-longue, du rouge partout en dessous. Robe très courte, deux grands anneaux auriculaires comme la Vache Qui Rit. J'ai fait tilt, n'y vois plus que Dalle. J'aurais pu la rebaptiser Jeanne Mas, j'ai opté pour Betty, comme dans 37.2°.

Illico j'ai fondu sur elle, plutôt répandu tout autour, faisant barrage de mon corps, nous isolant de l'univers entier et de sa proche banlieue.

- Mademoiselle !... Vous... Tu bouges pas ! Don't move ! Comprendo ?

Ich kom zurük ! Grazie Mille !

Et j'ai couru, couru. Premier magasin, Monoprix, rayon lingerie. J'ai tout pris! Retour essoufflé. Elle est toujours là, n'a pas bougé. Ouf!

Dans un grand élan d'amour, j'ai tout jeté à ses pieds. En Vrac. En tout, 36 robes rouges, archi-courtes. Du XXL, des fois que, bien plus tard, elle

prenne un peu de poids avec la ménopause, au 14 ans, en cas de cancer fatal du sein. Non, pas Fatal. Non, pas du Sein, il y a tout de même des limites à ma compréhension!

Elle s'est fendue la pêche.

- Mariée, qu'elle a dit, j' m'en fous, j'ai répondu.

Petit café, promenade sur les quais, super-fourigolade.100 000 GB ! Connexion Incroyaaaable ! Hôtel de passes passable, ressorts grincheurs.

Très vite elle s'est démenagée chez toi. Tu vis sur un petit nuage, une grande moitié d'éternité. Amoureux comme pas permis. Même pas t'as ressorti tes revues de bonnes femmes à poils, même pas t'as pensé au Délaissé. Le Caribou..., qui lui, n'a pas économisé sa sueur. Même qu'il a été pleurnicher chez Navarro et prendre le thé avec Julie Lescaut et que même encore plus, pour un peu, il aurait fait appel à Coluche et l'Abbé Pierre. Du genre Désespéré 3.1, version Opiniâtre 5.3.

Jusqu'au jour où...! (Roulements de Tonnerre, Eclairs de Tambours)

- Il faut que je rentre chez mon Mari, perfide-t-elle.

Intensif pétage de plombs dans la boîte crânienne de JE. Y'a des fils qui s' touchent, des fuites des sens à tous les étages, des écrans clignotant en rouge warninguent à qui mieux-mieux tandis que Sigourney Weaver et Le Capitaine Kurk entreprennent le décryptage des chiffres du loto défilant, verts sur fond noir comme dans Matrix. Même la chatte de la Mère Michelle s'y perdrait, dans cette confuse.

- Il est ---mon pauvre Amour---je---désolée---loyer---assurance vie--- obligée de---jamais---il faut---buté---la solution ?

Pour la retrouver, le Ciel il a remué. Pour la garder, la Terre t'as retourné. Prise d'initiative !

Le coup du couteau dans le dos m'a paru un peu lâche, mais mortellement efficace. Ceci dit, j'ai ma conscience pour moi. Après tout C'EST ELLE QUI EN AVAIT EU L'IDEE. Le buter ! Quoique, avec le recul, je m'interroge souvent. L'Amour rend Aveugle, rend-il Sourd aussi ? Ou bien... Y'a des fois ou je pige pas tout. Sauf que j'ai creusé profond. Pas de corps, pas d'enquête. Pas d'enquête, pas d'inquiète. Seul quand même !

Récréation (André Capitan)

C'était Elle qui en avait eu l'idée. Alors, oui ! Nous avons du temps, nos ressources sont sans limites, une compétition entre nous me stimule. Deux entités formidables en rivalité créatrice. Imaginer, plus et mieux, un défi à notre mesure.

Chacun se crée un monde, nous ne mêlerons pas nos créations. Le temps passe. A l'échéance prévue, nous nous retrouvons, impatients et émus.

Nous convenons de voir son univers en premier. Elle m'emmène, m'y fait pénétrer. C'est au-delà de toute imagination ! Les énergies suscitent des formes, les formes induisent des pensées, les pensées modifient les énergies et sans cesse ce monde mouvant émerveille, enchante, m'emmène là où je ne sais pas que c'est là, précisément, que je veux aller. Tous mes sens sont concernés, interactions des odeurs, des couleurs, des sons... et aussi des ressentis ! Je vis intensément la notion d'infini, de création sans limite; il suffit d'entrer dans ce monde et je suis transporté. Mon esprit se noie dans la beauté, l'harmonie, les émotions m'envahissent...la honte aussi. Cette pensée négative distord le champ d'énergie, il lutte pour conserver son spectre multiforme. C'est mon esprit qui refuse l'onirisme, qui cherche du réel, du palpable. Je n'ai rien à faire dans ce monde si étrange. Quel univers inimaginable, déroutant, incompréhensible, si dérangeant pour moi. Pas de concret, uniquement des émotions ! Je fuis !

Elle m'est devenue une inconnue ! Je L'ai perdue, Elle, mon seul alter ego. Jamais je n'oserai Lui montrer cette pitoyable caricature née de mon esprit dénué de fantaisie. Oui, j'ai aussi de belles choses dans ma création, mais isolées. Rien d'inattendu, rien de fou.

Je retrouve mon œuvre, si semblable à moi... mon élucubration tellement rationnelle malgré la touche d'aléatoire. Il faut absolument taire l'existence de l'univers de l'Autre sinon c'est le désespoir pour mes créatures déjà désorientées d'exister sans savoir pourquoi. Si elles venaient à connaître qu'elles sont nées de ce stupide défi ! J'ai même généré un Big Bang pour enfanter ce monde tout empêtré dans le réel, le logique, le raisonnable. J'étais fier de Moi ! Oh, je hais mes lois de la physique...!

Le singe de Harlem (Anonyme)

Le singe de Harlem
C'était moi
Avec mes baskets trouées
Et mon ballon orange
Je m'accrochais à la vie
Ou à ses yeux
Mais rêve pas monkey
Le bonheur n'a pas ton odeur
Tu n'es qu'un simple voleur
Passement de jambes
Je m'engouffre dans la bouche de métro
Dans ces ruminations sociales
Il y a de l'énergie et de la présence
Qu'est-ce que tu dis ?
Tu dis que c'est elle qui en avait eu l'idée
D'aller vivre aux Etats-Unis
Sans penser à moi
Sans me demander
Briser mes racines
A coups de ménages dans les buildings
A point d'heure
Alors éteins le transistor
Et regarde-moi
Moi le singe de Harlem
Toujours pauvre et un peu débile
Un peu cinglé aussi
Je vaudrais mieux que ça
Je suis avec toi
Mais mon cœur est ailleurs
Ma nation est sombre
Mon esprit s'envole avec mes anciens
Au-dessus de cette ville immense
Je suis déjà fatigué de tout
Sauf de la musique de mes pas sur le ciment
Connexion réussie avec le matin
Je passe acheter un magazine
Une feuille de merde
Qui me servira à combler les horaires
C'est mardi mon frère
TV ce soir
Je suis le singe de Harlem
Respect
Man

Science-fiction (Soazig Kerdaffrec)

Oui, c'est elle qui en avait eu l'idée !

Une drôle d'idée, en vérité. Une idée jaillie un beau jour d'entre les étoiles.

Mais depuis le temps qu'elle y pensait, elle voulait enfin la concrétiser.

Cependant, il ne fallait rien prendre à la légère, car cette idée, elle n'en doutait pas, aurait des répercussions planétaires et changerait la face du monde et des hommes.

Un bouleversement dans les us et coutûmes, dans les paysages et les couleurs, dans le rythme des jours et des nuits connu jusque là, un bouleversement foudroyant de l'espace, une rupture dans l'air du temps !

Elle en avait alors discuté avec ses plus proches voisins.

Ah, parlons-en, de ses voisins : Saturne, outré, s'était drapé dans son anneau, la Lune lui avait tourné le dos, le Soleil s'était éclipsé, et Mars l'avait regardée bizarrement, rouge de confusion... Quant à Pluton, il avait pris ses distances en années-lumière !

C'est vous dire !

Elle s'était donc renseignée auprès du Syndicat des Astres, qui l'avait renvoyée au Syndicat des Planètes, branche professionnelle dont elle dépendait.

Et là, on lui avait répondu que rien concernant sa demande n'existait dans les Textes Sacrés du Grand Cosmos, mais que rien non plus n'interdisait qu'elle mette son projet à exécution.

Forte de l'approbation de son idée, à savoir qu'elle aussi avait droit à un jour de repos par semaine, la Terre décida donc de s'arrêter de tourner.

Et elle s'arrêta de tourner !

Ce fut d'abord tous les dimanches, et puis, des fois, le... mardi ou... un autre jour, en fonction de la météo et surtout de son humeur !

Tous ses plus proches voisins, (les réticents de la première heure), se rallièrent bientôt à sa cause, car à l'usage, ils avaient trouvé son idée du « congé spatial » vraiment très intéressante.

En effet, « ça n'a l'air de rien, mais faire tourner les planètes pendant des milliards d'années, c'est quand même un boulot fatigant ! »

Repas de famille (Someone)

"C'est elle qui en avait eu l'idée..." de ce repas. Personne n'y tenait vraiment, mais quand Mamy avait décidé de quelque chose, mieux valait l'écouter. Car elle n'en démordait pas et n'arrêtait plus de nous en parler jusqu'à ce qu'elle arrive à ses fins. Pour nous tous c'était une journée de perdue, à faire semblant que tout allait bien entre nous, que l'on s'appréciait et que l'on formait une vraie famille. C'est ce que voulait voir Mamy, alors tous, nous y mettions du nôtre, mais pas pour les mêmes raisons, il ne faut pas se leurrer. Moi je m'ennuyais à mourir, je trouvais ces journées interminables, et dès que je pouvais je m'échappais à l'extérieur. Il fallait que j'aie respirer, prendre l'air. L'hypocrisie a ses limites. Je ne savais pas quoi leur dire moi. Faire semblant, je ne sais pas toujours le faire, surtout avec des gens dont je n'apprécie pas le comportement.

Mamy, c'était quelqu'un d'autoritaire et d'égoïste. Ce qu'elle voulait, elle faisait en sorte de l'obtenir, sinon elle pouvait devenir très pénible, voire casse-pieds. Elle n'était pas maternelle, ni attentive aux autres, mais il fallait qu'elle soit à tout prix le centre des attentions. Les dernières années, c'était devenu comme une raison de vivre.

Elle aimait se sentir entourée des siens, mais ne savait pas le rendre. Que les gens s'entendent ou non entre eux, seule l'idée qu'ils soient réunis autour et pour elle lui importait. En deux minutes, elle prenait des nouvelles de chacun, et puis elle se taisait. Par contre, elle observait et enregistrait tout, et elle avait une très bonne mémoire. Elle sortait de son silence dès qu'elle avait une pique à lancer ou un ordre à donner ; il tonnait alors dans la pièce comme un coup de canon ! Ça ne rigolait pas, mieux valait se mettre en ordre de marche, sinon elle pouvait crier. Et là, c'était sauve qui peut ! Alors pour éviter que les choses dégénèrent davantage, on se levait docilement et on exécutait ses désirs et ses ordres. Et c'était toujours les mêmes qui se levaient, forcément ! Mais pas les préférés, bien évidemment !

Elle ne savait pas remercier non plus, à croire que tout lui était dû. Elle devait se considérer un peu comme la chef de famille depuis le décès de son mari. Et ce rôle, croyait-elle, lui conférait un certain statut qui la plaçait au-dessus de chacun. Et comme nous craignions ses excès de colère et que nous étions disciplinés, nous cédions à ses caprices.

Maintenant, qu'elle n'est plus là, plus de risques de repas de famille. ENFIN ! Notre famille ne sera plus jamais ce qu'elle a été, et ce n'est peut-être pas si mal, après tout. Il n'y a jamais rien eu entre nous, ma grand-

mère était notre point d'ancrage, et maintenant qu'il a cédé, plus rien ne nous unit les uns aux autres.

C'est bien triste, mais c'est comme ça. Faut faire avec. Et après tout, pourquoi s'empoisonner la vie avec des gens qui ne sont pas dignes d'intérêt. Mieux vaut garder son énergie pour ceux que nous aimons vraiment, ceux qui possèdent les mêmes valeurs que nous...

Cela vaut autrement plus la peine. Parole de baleine ! Oh ça rime...

"C'est elle qui en avait eu l'idée..." et je crois bien qu'elle l'a emporté avec elle, son idée, sous terre, enterrée à tout jamais.

Longitudinalement (Sylvette Michel)

C'est elle qui en avait eu l'idée, mais où allait-elle me mener cette idée ?

Comme seule indication elle m'avait donné une latitude et une longitude pour notre point de rencontre.

J'y vais ou j'y vais pas ?

Longitude latitude, ce n'est pas mon habitude. Est-ce qu'elle se rend compte qu'il va falloir que je me laisse guider... je déteste cette idée. Comment vais-je trouver ce lieu ? Et puis la latitude c'est du nord au sud ou d'ouest en est ?... moi je sais où sont mes vaches, mes poules, la ferme de mon pépé et bien sûr la petite route qui mène à la rivière. Et tout ça me suffit, je n'ai pas besoin de carte... alors quoi une latitude et une longitude pour me donner RDV !

J'y vais ou j'y vais pas ?

Longitude latitude quelle drôle d'attitude. J'ai l'air de quoi ? Je tourne en rond... Est-ce que je prends des baskets, un casse croute et de l'eau ? Est-ce que j'ai un sac à dos ? Et mes bottes !!! Est-ce qu'il faut des bottes ?... Non je range tout, cette idée est ridicule ! Je ne vais tout de même pas suivre une indication trouvée sur un petit morceau de papier qu'on a glissé sous ma porte !

J'y vais ou j'y vais pas ?

Longitude latitude ça fait quelle altitude ? On est au printemps mais s'il fait chaud ou s'il fait froid, je fais quoi moi ? Maillot paréo ou poncho rando ? ... j'ai la tête qui tourne, les oreilles qui bourdonnent, des papillons dans les yeux, mal aux cheveux...

J'y vais ou j'y vais pas ?

Longitude latitude quelle turpitude ! je meurs d'envie d'y aller, j'adore cette idée....JE MEURS D'ENVIE D'Y ALLER !!!.... Dans ma vie enfin quelque chose va m'arriver... j'y vais !

... j'ouvre la porte lentement, presque sans bruit, je veux en prendre soin, la réveiller doucement... cette si belle idée.

Sans-titre (Tymélia)

« MA-GNI-FI-QUE. C'est somptueux ! Quel son mélodieux vous avez Mademoiselle Pech ! Quand vous jouez, j'entends comme un cri de révolte, quelque chose de bouleversant qui remet en question l'ordre naturel des choses. Votre interprétation de Libertango rend un grand hommage à Astor Piazzolla. Votre bras qui se meut tout en sensibilité de droite à gauche, comme une mère qui berce son enfant. Et vos petits doigts délicats qui appuient avec justesse sur les cordes de l'émotion... Ah Mademoiselle Pech ! On ressent vraiment une harmonie profonde entre vous et votre vio... »

Oui c'est bon ! Je le sais très bien que je ne suis qu'un violoncelle. C'est justement ça le problème. Il y en a toujours que pour celle qui vous manipule. Pauv'examineur va ! En plus si tu savais à quel point tu fais pitié avec ton langage à l'eau de rose. J'aimerais bien te le dire tu sais, mais si je te le disais tu serais directement envoyé dans un hôpital psychiatrique pour hallucinations audios et visuelles. Ou bien tu me jetterais dans le feu en priant le Saint Esprit pour que le Malin s'éloigne de toi. Pffff... J'en ai marre de n'être qu'un violoncelle. J'aimerais bien avoir un prénom moi aussi. Un prénom comme Théo. C'est joli Théo. Théo, le violoncelle où la vie s'agite comme un torrent enragé qui sillonne les vallées. Théo, le violoncelle fait de bois et de cordes. Théo, un objet soit-disant inanimé qui sait penser du mal des examinateurs. Quand on pense du mal de quelqu'un, c'est bien la preuve que l'on est vivant. Et puis il y a aussi le fait que quand ma musicienne me manipule, il y a comme des souvenirs et des rêves qui défilent le long de mes cordes, faisant vibrer ma prison de bois. C'est comme si je voyageais dans des mondes inconnus, des mondes qui se trouvent dans une autre dimension que celle de la réalité. Je viens justement d'exécuter un merveilleux voyage grâce au morceau Libertango, et je me dois d'être reconnaissant envers ma musicienne car, c'est elle qui en avait eu l'idée...

Au début du morceau, je me rappelle avoir ressenti la fraîcheur du matin, accompagnée du scintillement doux et léger des perles de rosée. Ensuite, le soleil en se levant, a embrassé tendrement la terre. Et de ce baiser naquit une étrange créature. Elle avait le buste d'une femme et le reste de son corps était une libellule. Ses cheveux coupés court détenaient beaucoup d'amour et sa silhouette voletait dans l'air avec une infinie liberté. J'avais envie de lui parler, mais je n'y arrivais pas. Elle me semblait si proche, et si loin en même temps... Elle aussi ne disait rien. Ces yeux émeraudes cachaient de nombreux secrets. Son regard, resta longuement ancré dans le mien, comme si elle voulait semer des graines de lumière à l'intérieur de moi. Puis elle disparut soudainement, en ne laissant qu'un

écran noir derrière elle. Ma musicienne s'était arrêtée de jouer. J'aimerais partager mes rêves avec celle qui me manipule, mais je sais bien que c'est impossible. Ces instants resteront, hélas, dans le silence de ma carcasse.

« - Encore félicitations Mademoiselle Pech, vous êtes admise en 3ème cycle de formation musicale. Au revoir ! »

Un éclat de lumière (PE)

Un coup de cœur, un coup d'amour. Une perfusion d'existence. Certains cherchent l'or dans des rivières, d'autres vont mourir dans une carrière pour trouver le diamant parfait. Et il y a ceux qui recherchent des éclats de lumières dans l'autre. Moins courageux, moins capable de patience... moins aventurier, je dois faire partie de ces derniers.

La plupart du temps, j'aperçois des rayons de vie, quelques étincelles dans des yeux couverts par la voile d'un monde qui n'a plus de sens. La plupart du temps, ce n'est qu'entre les lignes que je respire cette bribe de luminosité.

Et parfois... à force d'explorer, quand je réussis à m'oublier, quand le temps est au rendez-vous, quand l'humain n'a pas tout détruit en lui, parfois vraiment, je tombe sur un éclat d'existence. Une onde de choc toute fragile, toute simple, presque évidente. Ce soir, c'était deux perles noires. Les yeux d'une petite kosovare sur le parvis d'une préfecture.

Un regard et dedans, les vibrations des trains où l'on doit se cacher, l'odeur amère des matelas de fortune au pied d'un immeuble, le bruit d'un paysage en guerre qui raisonne. Des petits pieds sans chaussures qui racontent les heures dans les gares à traîner, l'écho des courses dans les couloirs de métro, les attentes au milieu des foules sans que personne ne vous entende, ne vous regarde. Une main tendue écran de chaleur pour le baiser d'adieu de sa grand-mère, pour les berceuses murmurées par maman pour s'endormir au coin d'une rue et couvrir au milieu de la nuit les rires des « autres » sortant du bar qui fait l'angle.

Le sol est dur, la vie acharnée contre l'homme, la tristesse un jeu d'enfant.

Et d'un seul coup, j'avais cette petite fille pleine d'histoires dans les bras, sans savoir comment elle était arrivée jusqu'à moi. C'est elle qui en avait eu l'idée. Et elle était si légère, elle semblait tant avoir envie d'un bout de joie, plutôt qu'un bout de pain... et c'est si facile de lui donner. Un mot, un amusement avec les mains, une petite caresse sur son bras. On a joué deux secondes, ou bien deux minutes, peut-être même des heures... qu'importe. Car soudain les lanternes qu'elle a pour regard ont jailli sur nous, accompagnées de son rire tel un coup de tonnerre. Et comme si la vie pouvait donner toujours plus, pendant ses quelques gestes d'enfance une autre petite flèche me touchait sur le côté. Un infime courant de vie. L'esquisse d'un sourire d'une mère qui voit sa fillette jouer, l'ombre de sa certitude d'une vie possible malgré tout son épuisement.

J'aurai voulu enlever mes chaussures, courir sur cette pelouse trop bien coupée, trop bien arrosée... abuser encore un peu de la lumière de son regard. Mais leur confirmer leur espoir que cette vie est possible ici ne peut faire partie de notre maraude. Cela serait trahir encore une fois, toujours. Un signe de sa main, une dernière dose de son immense bonheur d'enfant et nous sommes repartis, éclairés par son éclat. Petite fée sur notre quotidien, sur notre tournée dans la rue d'une ville de France un soir d'été caniculaire.

Qu'est-ce que l'on devient après avoir eu cette enfance ?

Derrière cette rencontre, il y avait mon histoire, mes heures en Amérique Latine avec les enfants de la rue, mes conflits internes, mes larmes de déceptions, mes coups d'orgueil... derrière cette rencontre, il y a cette envie incroyable de ne plus vivre triste, d'accepter un passé que je n'ai pas toujours choisi, de ne pas me contenter d'écran pour vivre. Je ne veux pas cesser d'être bouleversée, retournée par ces regards. Et tant pis, si parfois, j'en pleure.

Quand les colosses aux pieds d'argile s'effondrent, quand mon pays devient un peu ceux de l'hémisphère sud...quand la moitié du monde cesse de pouvoir exterminer l'autre moitié et que la misère de là-bas arrive chez moi, alors quelque chose a changé. Et si la plupart du temps ce nouveau pays me fait peur... il y a quand même quelque chose de rassurant à cette fin inévitable. Comme si au milieu de tout cela, j'avais trouvé mon espoir à moi de voir plein de petits éclats de lumière rendre la vie à notre société éteinte. Et tout cela n'est peut-être que la vie, et non du malheur.

Infiltration (Ana Berthier)

Ce que Betty aimait par-dessus tout, c'était les promenades en forêt. Depuis longtemps déjà son mari ne l'accompagnait plus, il préférait lire le journal. Elle avait appris, au fil du temps, à aimer ces sorties en solitaire, avec pour seule compagnie ses deux chiens.

Plusieurs fois par semaine, elle partait marcher et prenait toujours le même chemin. Elle connaissait bien le sous-bois, était attentive à chaque détail, et observait le moindre changement... Le chant des oiseaux, le bruit des arbres, les couleurs, les senteurs, tout lui procurait du plaisir. En hiver, les branches des arbres pliaient sous le poids de la neige. Elle ne reconnaissait pas toujours le sentier. Au printemps, une renaissance accompagnait chacun de ses pas. Des centaines de petits bourgeons explosaient ici et là. L'odeur de l'humus se faisait à nouveau sentir, les rayons du soleil perçaient enfin à travers les branches et la vie recommençait à s'agiter... En été, c'était un peu de fraîcheur que Betty recherchait dans le bois. Mais sa saison préférée était l'automne, lorsque la forêt s'embrasait de mille couleurs flamboyantes. Betty savait marcher en faisant le moins de bruit possible. Voir un écureuil, un renard, et parfois même un sanglier lui procurait une forte émotion.

Le souvenir de son plus beau voyage lui avait paru bien terne le jour où, pour la première fois, elle avait aperçu un chevreuil à quelques pas d'elle. Ils s'étaient regardés fixement et elle avait éprouvé à ce moment-là un intense sentiment de béatitude.

Récemment, son amie Blanche lui avait exprimé sa crainte de la savoir marcher seule. Mais cela n'avait pas terni l'enthousiasme de Betty.

A la fin de l'été 2010, sa vieille chienne était morte et même si elle s'y attendait, sa tristesse avait été immense. Pour apaiser son chagrin, elle avait multiplié les promenades avec son autre chien.

Un après-midi, début septembre, elle avait été surprise de croiser à l'orée du bois, un jeune homme vêtu d'un pantalon à pinces et chaussé de mocassins de ville. Elle lui avait dit bonjour, mais elle avait accéléré le pas et ne s'était pas sentie très rassurée. Que faisait-il là, à cette heure-ci, en forêt et dans cette tenue ?

Quelques jours après, son griffon était mort, bizarrement, d'une torsion de l'estomac, ou peut-être avait-il été empoisonné ? Le vétérinaire n'était pas sûr...

Le mardi suivant, aux actualités, son attention avait été attirée par un fait divers peu courant :

Natacha Mougel, 30 ans, avait été retrouvée assassinée dans une forêt près de Lille. Elle avait l'habitude de courir régulièrement dans cette forêt...

Un sentiment étrange avait envahi Betty. Mais elle se savait forte et ne voulait pas se tracasser bêtement. Rien ne l'empêcherait de continuer ses promenades. Et puis début 2011, la disparition en forêt de Rambouillet, de Christine Hulne, une

cavalière de 43 ans, avait été évoquée à la radio. Le 7 février, une joggeuse de 49 ans avait été étranglée dans un Bois de Haute-Garonne. Et en avril, ça avait été le tour de Colette Deronne, la cinquantaine, dans la région d'Aups...

Ces derniers temps, Betty s'était rendue compte qu'elle pressait le pas en chemin, regardait fréquemment derrière elle et sursautait au moindre bruit. Alors elle avait profité du jour de marché au village voisin pour acheter chez l'armurier une petite bombe lacrymogène. 12€90 pour se sentir en sécurité... ce n'était pas cher ! Et Betty, soulagée, avait recommencé à marcher en forêt.

Mais petit à petit, une nouvelle idée s'était infiltrée en elle... lâche... elle se sentait lâche, à marcher la main dans sa poche, les doigts serrés autour de ce petit tube pas plus grand qu'un rouge à lèvres...

elle se trouvait ridicule... qui aurait bien pu lui vouloir du mal... Elle avait honte d'elle... pourquoi avait-elle acheté ce petit objet ? Mais elle ne pouvait en vouloir à personne, car c'était elle, et elle seule, qui en avait eu l'idée !

Depuis quelque temps, Betty se sentait souvent fatiguée, elle ne marchait presque plus en forêt...

Un air de déjà vu (Aurélie Pawlak)

La première fois que je le rencontrai, je lui trouvai des airs de romantique tourmenté. Rien, pourtant, ne le différençait des autres hommes qui avaient brièvement traversé ma vie hormis ce poids qu'il semblait porter sur ses épaules, fardeau pesant que tout autre que lui eût jeté au sol.

Notre première rencontre fût pour le moins brutale. J'étais sortie profiter des derniers rayons du soleil automnal, flânant le long des quais, sifflotant allégrement un air à la mode. Il marchait à pas vifs, les yeux résolument baissés, les mains enfoncées dans les poches de son imperméable blanc. Le choc fut frontal. Sans que je l'ai vu venir, je me retrouvai étalée sur le sol, son bras en travers de mon ventre. Il se releva brusquement, marmonnant quelques excuses. Avant qu'il ne se fût trop éloigné de moi, j'eus le temps de l'entendre dire.

« Mais quelle idée elle a eue ! Comme si je n'avais pas assez donné ! »

Notre seconde rencontre fut plus paisible. J'étais assise sur un des bancs du jardin public, sous un grand chêne centenaire. Il portait un costume de lin beige et ses cheveux mi-longs flottaient librement sur ses épaules. Il s'assit à mes côtés, se tordant les mains, gêné.

« Je tenais à m'excuser pour ma conduite impardonnable de l'autre jour, me dit-il contrit. »

Je lui souris en affirmant que cela n'avait plus aucune importance. Il me sourit en retour, d'un sourire d'enfant ravi. Un chant d'oiseau se fit entendre. Il sursauta.

« Un merle, affirmai-je machinalement »

Il cligna des yeux et posa sa main sur la mienne. Je le regardai dans les yeux et nous restâmes longtemps ainsi, profitant de la présence de l'autre. Nous fûmes surpris par une première goutte de pluie qui s'écrasa sur nos mains liées. Nous levâmes ensemble les yeux sur le ciel gris.

« On devrait peut-être rentrer, non ?

– J'aime marcher sous la pluie... Allons faire un tour le long des quais ! »

Il parut surpris par ma requête mais acquiesça. Nous parlâmes longtemps ce jour-là, de tout et de rien, de la vie, de mon travail de médecin, du temps qu'il faisait, de la beauté du monde sous une averse automnale, du temps qui passe sans prendre le temps de souffler, de littérature, de mathématiques, de nouvelles technologies et d'éducation. Je ne savais en revanche rien sur lui.

Notre troisième et dernière rencontre ne devait plus rien au hasard. Il vint frapper à ma porte au milieu de la nuit, dans un état pitoyable. Il était couvert du sang qui coulait de son front lacéré et une large plaie barrait son

flanc droit, imbibant d'un beau rouge vermeil sa chemise blanche. J'étouffai un cri et le pressai à l'intérieur. Le forçant à s'allonger, je me mis aussitôt au travail, mon instinct reprenant le dessus, ma bouche déversant inconsciemment un flot de paroles rassurantes. Il me laissait faire comme on laisse faire un enfant, en souriant gentiment à toutes mes tentatives pour endiguer le fluide vital qui s'écoulait hors de son corps. Il arrêta ma main alors que je m'apprêtais à recoudre la plaie de son ventre.

« Laisse. C'est inutile. Les choses sont vouées à se répéter... »

La lassitude était palpable dans sa voix, malgré son sourire rassurant.

« Il est peut-être temps que je te raconte mon histoire... Je suis né dans un milieu modeste, dans une minuscule bourgade orientale. Ma naissance a toujours été considérée comme un miracle, c'est pourquoi j'ai été choyé, dès mon enfance, de tout l'amour qu'il peut y avoir sur terre. J'ai grandi, changeant le monde à ma façon, traçant un chemin d'amour et de paix. Mais le mal m'a rattrapé et, pour sauver la voie que j'avais tracé, je me suis livré à lui. Ma mère, la douce Marie, a beaucoup regretté mon absence... Nous nous sommes heureusement retrouvés peu après...

La bouche grande ouverte, je n'avais pas cessé de le fixer.

« Le chemin a perduré après mon départ, tantôt voilé par les ténèbres, tantôt obscurci par les Ombres. Il y a peu, ma mère m'a conseillé de redescendre voir ce qui se passait dans le vaste monde. « Ramène-moi des nouvelles, mon fils, m'a-t-elle dit. » Quelle idée elle a eu ! »

Une grande lumière blanche apparut au centre de mon salon. Il leva les yeux, puis se retourna vers moi.

« On m'appelle. J'ai été très heureux de te rencontrer. Tu m'as montré que le chemin que j'avais tracé n'a pas totalement disparu. J'espère bien te revoir un jour ! »

La lumière devint éblouissante. Quelques secondes plus tard, j'étais seule.

Je ne le revis jamais.

C'est elle qui en avait eu l'idée... (Thérèse Flores)

Et me voilà au-bord de ce lointain rivage,
je regarde l'horizon qui épouse la mer...
j'ai parcouru des lieux qui, comme des mirages,
émerveillaient mes yeux, émoustillant mes nerfs.

Ce voyage,
C'est elle qui en avait eu l'idée...

Parcourant seule, à pied, le cirque de Mafate,
passant par Cilao, Saint Denis et Saint Gilles.
Oui ! Je l'ai fait pour elle, ce voyage qui éclate,
de mille fleurs étonnantes qui poussent dans cette île.

Ce voyage,
C'est elle qui en avait eu l'idée...

Elle voulait la revoir sa Réunion aimée,
mais elle s'en est allée, douc' ment dans un soupir,
voyage initiatique que, pour elle, je refais ;
tout là-haut dans le ciel : Ô comme elle doit sourire.

Ce voyage,
C'est elle qui en avait eu l'idée...

J'ouvre mon sac à dos, duquel je retire,
précautionneusement, une belle urne dorée
et dans la vague calme qui au loin se retire,
je verse lentement les cendres qu'elle contenait.

Ce voyage,
C'est elle qui en avait eu l'idée...

Tu vois, maman chérie tu l'as fait ton voyage,
tu es bien retournée dans ton île bien aimée,
tu voulais retrouver tous ces beaux paysages.

Ce voyage,
Maman, tu en avais eu l'idée...

Léah (Bobinette)

Eurêka ! s'exclama Léah en étalant les cartes sur la table, d'un air malicieux. L'Archimède moderne avait du pain sur la planche. Léah se leva, et déplaça ses poissons-clowns vers la fenêtre de la vieille d'en face. On ne sait jamais, se dit-elle, ça pourrait la dérider... Elle contourna son orchidée, et vit qu'au bout de la rue, le fleuriste commençait déjà à fermer boutique. Léah était décidée : elle allait mener à bien sa nouvelle enquête.

Léah avait toujours aimé les fleurs et, depuis quelques mois déjà, elle passait régulièrement devant ce bel étal aux fleurs multicolores, lumineuses, toutes plus belles les unes que les autres ; leurs parfums étaient envoûtants, entêtants et ce, indépendamment de l'heure de la journée ou des mois qui s'écoulaient.

C'est tout de même étrange, pensa-t-elle, dans la nature, les fleurs varient en fonction de la saison. Ici... il n'en est rien. Jamais une fleur ne se fane, ni ne s'étiole. Est-ce que tous les fleuristes, chaque soir, jettent celles qui sont abimées pour les remplacer par d'autres encore plus colorées le lendemain ? Non. Trop facile. A moins que... Léah embrassa sa dédicace de David Hallyday, descendit l'escalier et marcha jusqu'à la boutique afin de questionner le fleuriste avant qu'il ne rentre chez lui.

Alors qu'elle s'approchait de la boutique tout en le cherchant des yeux, elle remarqua que la porte de l'arrière-boutique était entrouverte. Sans hésiter, et surtout sans bruit, elle entra, et entendit comme une brise légère derrière la grande porte en bois. Elle l'ouvrit délicatement, et ce qu'elle vit la laissa bouche bée.

Les fleurs qu'elle avait vues dans la matinée étaient dans des bains rafraîchissants ; des ciseaux argentés comme ceux d'Edward aux mains d'argent offraient une nouvelle jeunesse aux fleurs les plus fatiguées ; des pinceaux s'affairaient entre les différents pots de peinture, et les flacons de parfums, aspergeaient ici et là les lys, les iris, les roses, et les bleuets... lorsque, tout à coup, la porte en bois se referma, faisant sursauter Léah, en la laissant en compagnie de ces fleurs de plus en plus radieuses.

Elle se retourna brusquement, et une feuille d'une taille monumentale l'entraîna se balader entre les pyramides de fleurs, pour la mener jusqu'au sommet de toute cette Cour afin de l'élire... Reine des fleurs !

Après tout, c'est elle qui en avait eu l'idée.

C'est elle qui en avait eu l'idée (Michèle Debacq)

« C'est elle qui en avait eu l'idée » : et toi tu me dis : « C'est elle qui m'en a donné l'idée » !

Ça n'a rien à voir. En disant cela tu te dédouanes de toute responsabilité ! C'est trop facile !

Comment aurait-elle pu te donner cette conception de l'esprit, cette abstraction, cette pensée, cette notion voire cette intention... ça ne se donne pas !

C'est elle qui l'a eu !

Et je vais même te dire comment c'est arrivé : Hier matin lorsqu'elle s'est réveillée, l'idée était là, dans l'air, au bord du lit. Elle s'offrait à son esprit, alors elle l'a saisi.

Mais quand il s'est levé quelques instants plus tard, voyant cette idée si juste, à la limite d'être une idée directrice il a décidé de s'en emparer. Mais c'était son idée à elle et elle était bien décidée à la défendre, alors elle s'y est accrochée. Lui, étant plein d'idées, lui a demandé de la partager.

« En voilà une idée ! » s'est-elle écriée. « Les tiennes sont étroites et noires et les miennes larges, celle-ci est une idée générale, portant uniforme, sortie d'un lieu commun, elle m'appartient ».

Comme chacun le sait il est impossible d'ôter une idée d'un esprit, mais ensemble, après de longs débats, ils ont décidé de la suivre, l'ont laissé mûrir, et finalement ont eu l'idée du siècle !

Tu vois bien alors que c'est elle qui en avait eu l'idée !

Mais quelle idée à la fin ?

Je ne sais plus j'ai perdu le fil...

C'est elle qui en avait eu l'idée (Henriette Riethmuller)

Comment avait-elle eu cette idée ?

Après réflexion, je crois que cela était venu d'une manière spontanée, simplement.

C'était une idée qui flottait dans l'air et qui s'était échappée d'un rassemblement. Alors tout naturellement en suivant son fil, elle s'en était emparée. Maintenant c'était son idée, mais qu'allait-elle en faire ?

La garder pour elle seule, prisonnières l'une de l'autre ?

Non, ce n'était pas dans sa nature.

La divulguer et prendre le risque de la voir se perdre dans les méandres d'autres idées ?

Non, ce serait du gâchis !

La partager pour en faire une association ou alors la réserver mais pour un peu qu'elle soit d'humeur vagabonde ou révolutionnaire, elle ne restera pas en réserve, elle va encore s'échapper et faire son chemin seule au gré de sa fantaisie en toute liberté... ce qui est un joli mot pour une idée.

Ambition et manipulation (Léon Vysler)

« Assise sur un fauteuil au haut, très haut dossier strictement parallèle à l'assise, la grisâtre luminosité s'ajoute au trouble monacal de la scène.

L'homme, un de ceux à qui elle doit se plier chaque jour, lèche l'un de ses pieds, entre les orteils précisément, avec une application toute particulière.

Et elle, elle reste là, sans émotion aucune. »

Elle souhaitait incarner la volupté et le pouvoir, c'était raté.

Frigide ? Son ambition portée jusqu'à lors par ses fantasmes rêvés, se télescope maintenant avec la réalité des faits.

Elle n'est que l'instrument de décisions prises bien avant son arrivée et sa nomination en tant que « chargée de communication culturelle » ne sert qu'à désigner son visage, son image à la vindicte publique.

Bientôt, il n'y aura plus de fêtes dans la cité et tous les beaux projets tomberont à l'eau.

Au premier vent de tempête, la foule viendrait, l'accuserait, la battrait même peut-être.

Elle l'avait voulu. C'est elle qui en avait eu l'idée
Car, enfin au centre de toutes les attentions, elle jouirait.

Coudre sur la peau des autres (Philippe Durpoix)

C'est elle qui en avait eu l'idée
Coudre sur la peau des autres.

Je monte et je descends d'un cran
Disait l'aiguille à la petite fille

Je suis in puis je me retire
Disait-elle à l'explorateur

Je me nomme Orfée et je me présente à vous
Précisait l'aiguille
Je m'hérissse et je frissonne dans le même temps

Mon horizon est comme un accordéon
Sur la place d'un petit village à midi
Je suis là où je dois être parmi vous
Ce lien qui dure
Cette précision
Cette opération
Cette technicité

Et tous ces petits points composaient un portrait

Prenez du recul de la hauteur
Et
Vous comprendrez que je suis une artiste

J'étincelle au soleil
Je me noie dans le noir velours
Je me sublime dans la soie
Au soleil couchant

Je voudrais du fil d'argent tressé volubile à souhait
Je souhaite dépasser mes limites
Aller jusqu'au bout du monde
Rêver sur la peau de chacun
Ressentir

Tu vois
Je n'ai pas perdu mon temps

Avec toi
Arthur Beaurein

Question d'ombres
Tu me connais je sais

Distinguer le vrai du faux

Je suis projectionniste en effet
Je trace des lignes jaunes
Sur les routes de ce pays

La lumière
C'est elle qui en avait eu l'idée
Je croise des cinémas en plein air
Sur mes trajets dans les grandes villes

Il y a des mouvements de foules
A leur sortie

J'effleure le bruissement de la végétation
Si loin
Si proche

J'effleure les feuilles d'automne

Nouvelle galaxie (anonyme)

Ta patience infinie se révèle au grand jour
C'est donc beau de toucher l'être préféré du bout des doigts
Comme toujours elle est dans tes rêves elle te hante
Tu donnes le meilleur pour lui plaire pour la séduire
Comme toujours c'est la parade qui te fait prisonnier qui te rend moribond
Malgré toutes tes hésitations elle le devine elle sait voir les choses
Ta patience infinie n'y change rien tu es une proche victime
Dans les méandres de tes lignes de main il y a une dérivation un écart
Qu'est-ce que tu devines alors subitement sans trop réfléchir car si on se penche sur toi
Sous ta peau navigue un être étrange mi-dieu mi-ombre une créature qui hurle silencieusement
Ainsi dans quel avenir tu atterris lorsque tu vas pour lui parler pour l'attirer à toi
Comme tu déploies des trésors pour sentir ton corps en elle c'en est presque ridicule
Des stratagèmes pour elle des sorties de friandises sans épaisseur ni consistance
Car à bien y réfléchir
C'est elle qui en avait eu l'idée c'est elle
Oui c'est elle qui a fait de toi ce fantôme qui glisse sur les parquets tu peux en être fier
Dans tes méandres de vieux manoirs tu es un prince qui a perdu sa coupe de vainqueur
« S'il vous plaît veuillez me laisser passer » souvent
Souvent tu leur dis ça aux autres alors qu'avant tu les ignorais
Souvent tu t'interroges sur toi sur tes dons
Pour relire ton avenir tu ouvres un livre vierge
Tu interroges le sens
Sans fin mais voici l'instant qui te mène
Et te voici au début
D'une histoire sans fin
Et souvent tu repenses à elle
Tu la vois dans son voile diaphane
Dans sa robe blanche on pourrait dire que l'espace d'un instant
Ton sourire avait disparu alors accroche-toi à ton chapeau que le vent vient enlever.

Maman (Géraldine Jimenez)

C'est elle qui en avait eu l'idée, ma maman à 73 ans, nous l'avions déjà certes encouragée à plusieurs reprises, d'entreprendre une thérapie mais sans résultat.

Tu as perdu ta mère à l'âge de 8 ans, tu n'en as pas fait le deuil ; le secret a été gardé et enfoui sous les douleurs car ce décès avait été voulu et brutal.

Comme chaque année, tu es partie pour six mois sur cette fabuleuse île et c'est là-bas que ton travail sur toi a commencé. Est-ce l'énergie qui émane de lieu qui t'as fait franchir le pas ?

Il est vrai que la Corse reste pour nous tous, un lieu empreint de souvenirs familiaux, de rires, d'annonces de grandes nouvelles bonnes et moins bonnes, un lieu où j'aime tant moi aussi me ressourcer, et où il fait tellement bon vivre.

Il était temps, il était vital pour toi, pour ta santé, pour nous, que tu parviennes à crever l'abcès. Il fallait que tu poses des mots, tu avais besoin de parler de ton enfance, de l'absence si cruelle de ta propre mère si tôt dans ta vie de petite fille.

Ce décès était un sujet tabou, tu n'évoquais jamais le sujet et nous, nous nous gardions bien de te poser des questions afin de te préserver. La douleur ressentie était telle que tu souffrais de différents maux « Dis-moi où tu as mal, je te dirai pourquoi ? »

Tu avais besoin d'atténuer la trace indélébile d'une enfance passée en pension, de chasser ces vieux démons qui t'ont empoisonné la vie, ces démons qui t'ont rongé de l'intérieur.

Cette thérapie, c'est donc toi qui en avais eu l'idée et c'est pour cette raison que ça a fonctionné.

Les mots t'ont guéri, d'où l'importance de parler, de communiquer, de tout dire même si ça doit faire mal, si ça doit choquer. Tu as le droit d'être mal, d'être triste, d'être heureuse et ta famille est là pour partager tous ces moments.

Tu es métamorphosée, je n'en reviens pas d'un tel changement, tu prends les choses moins à cœur, et tu relativises davantage.

Je te trouve plus sereine, plus détendue, j'espère que tu ne souffres plus psychologiquement.

Cette thérapeute t'as appris à apprivoiser l'absente ; tu as conscience que tu n'es pas responsable de ce destin ; tu ne peux maîtriser que ta propre vie.

C'est grâce à ce lâcher-prise que tu es à ce point transformée, tu es positive et tu te considères enfin comme une personne réelle, importante et unique.

Et comme tu te plais à le réciter souvent, Maman, je te le dis du fond de mon cœur :

« Une maman c'est tant de choses, ça se raconte avec le cœur, c'est comme un bouquet de roses ça fait partie du bonheur. »

Je t'aime.

C'est pas moi ! (Cyprien Raphaère)

« Mais, monsieur le proviseur, c'est elle qui en avait eu l'idée ! » dit Marc en montrant Joëlle du doigt.

Effectivement, une semaine plus tôt, juste avant la sonnerie de dix heures, avant le cours de maths, c'était elle qui avait lancé cette idée. Pendant toute l'heure qui suivit, ils ne pensèrent qu'à ça. Quand la sonnerie de onze heures retentit, ils se précipitèrent dans le couloir, et Marc fut le premier à parler :

- Jo, tu étais sérieuse tout à l'heure ?
- Ben, oui, pourquoi pas, c'est une bonne idée non ?
- Tu m'étonnes ! J'ai pas arrêté d'y penser pendant toute l'heure de maths. Mais, ça va pas être facile, il est méfiant le vieux !
- C'est vrai, mais, j'ai pensé à un truc tout à l'heure : il est très intimidé par les filles, donc, à la fin du cours, j'irai lui poser une question, et, pendant ce temps, tu pourras lui mettre ce que tu veux dans son cartable.
- Génial ! Tu es géniale ! Pour une surprise, ça va être une surprise...
- Et bien méritée !
- Oh que oui !

Puis la conversation s'arrêta net, car ils entraient justement en cours d'histoire. Comme à son habitude, monsieur Marin était debout à côté de son bureau, attendant patiemment que ses élèves prennent leur place.

Une heure plus tard, de retour dans le couloir, Marc dit à Joëlle :

- Mouais, c'est sûr qu'il le mérite... Dès cet après-midi, je fais le tour de mes copains pour savoir s'ils veulent participer. Enfin, qu'ils veuillent, c'est pas la question, ils voudront sûrement, mais, c'est surtout pour savoir jusqu'où on pourra aller.
- D'accord, je vais faire pareil avec mes copines. Là aussi, c'est sûr qu'elles seront partantes.
- Ca marche ! Bon, allez ! Je file manger... A toute...
- Bon app...

Et c'est comme ça que tout a démarré. Marc a fait le tour des garçons, et Joëlle, le tour des filles, et comme prévu, tout le monde a participé. Ils ont rassemblé le résultat de leurs collectes le jeudi, et, le soir même, après les cours, c'est Marc qui s'est chargé de faire l'achat. Le vendredi matin il est arrivé au lycée en tenant son cartable tout près de lui. Dès qu'elle l'a vu arriver, Joëlle s'est approchée de lui :

- Et alors ? T'as trouvé quelque chose ?
- Bonjour Jo...
- Oh pardon, Marc, je suis tellement excitée par tout ça. Bonjour.
- C'est pas grave. Regarde...

Et, liant le geste à la parole, il entrouvrit son cartable pour que Joëlle puisse discrètement regarder. Aussitôt, elle poussa un petit cri.

– Chut ! Tu vas nous faire remarquer... Si jamais un pion vient fouiller mon cartable, c'est sûr qu'il me le confisque, et tout sera foutu.

– Désolée, j'ai pas pu m'en empêcher...

La sonnerie de huit heures retentit, et ils entrèrent en cours d'histoire avec monsieur Marin. Comme prévu, à la fin de l'heure, Joëlle alla poser une question au professeur, et pendant que celui-ci se tordait les doigts dans son dos en essayant de lui répondre, Marc se glissa derrière lui et fit rapidement le transfert de son cartable vers celui du professeur.

« Donc, mademoiselle Dubois, c'était votre idée ? » dit le proviseur en se tournant vers Joëlle. Celle-ci acquiesça de la tête. « Et bien, dans ce cas, c'est vous que je dois féliciter pour avoir eu cette excellente idée d'offrir à votre professeur d'histoire une arme de collection pour son départ à la retraite ».

C'est elle qui en avait eu l'idée (Marylène Delphin)

« C'est elle qui en avait eu l'idée », jamais je n'aurais pensé que ça lui plairait. Cette phrase, mon ami l'a dite maintes et maintes fois. Il est vrai que pour quelqu'un qui a passé toutes ses vacances, depuis des années dans le sud méditerranéen, le pari était risqué.

Il a suffi d'un livre. Un livre toujours, et encore...

Les falaises escarpées, les paysages sauvages, le vent, la côte et... les déferlantes ont attisé ma curiosité. Une première approche dans le sud de la région concernée nous a séduits. Les grandes randonnées le long de la côte sauvage, les plages de sable fin qui s'étendent à perte de vue, l'eau qui vient et qui repart, les éléments qui se déchaînent au gré du temps ; quelques petites îles, touristiques, mais riches d'un passé joliment conté ; et les plateaux de fruits de mer... Un marin du coin nous présente son vieux gréement et nous invite à monter à bord. Là, il nous raconte son voyage autour du monde avec tellement de cœur et d'intensité que nous avons l'impression d'avoir fait partie du voyage. Les marais salants, la criée, les visites de musée, nous découvrons l'historique de cette merveilleuse région.

Deuxième étape, et pas la moindre. Si la première nous a donné envie de revenir, la seconde nous a donné envie d'y rester. Les moulins et la fabrication de la farine, les églises et leurs calvaires, les phares et leurs interminables marches, les plages immenses et leurs surfeurs, les contes et légendes, les korrigans, les fées et autres êtres mystérieux. Réel ou pas, tout est là pour nous faire rêver. L'île que je nommerais « le joyau de l'Atlantique » se dresse au-dessus des eaux agitées. Elle est belle, indomptable, la nature sauvage dans toute sa splendeur. Ses eaux sont dangereuses et comme fracassées sur les récifs. Ses 5 phares se dressent en protecteurs et avertisseurs d'éventuels dangers. Les petites maisons aux volets bleus sont typiques de l'île. Pour nos yeux, ce spectacle est tout simplement féérique. Revenons sur le continent pour un petit aparté gastronomique qu'il ne faut pas rater. Les fruits de mer, le bar cuit sur pierre, le kouign amann, le non moins traditionnel far aux pruneaux et les fraises locales sont là pour enchanter nos papilles. Chaussez vos baskets, arpentez les sentiers sauvages ou en partie, car dans le but de préserver leur beauté originelle, une partie a été classée au grand site de France. Dommage !

La troisième étape reste encore un point d'interrogation. Nous allons la découvrir dans quelques semaines. Plus au Nord, la région promet des

archipels d'îles à découvrir, une côte de granit rose splendide, des châteaux, réserves ornithologiques...

Le plus surprenant de tout cela, c'est que, malgré une réputation de têtus et bourrus, les gens du pays vous accueillent toujours avec leur sourire et un « donemat » sincère.

Vous avez reconnu la région ? Faites attention à ne pas faire comme moi ; je suis revenu mais j'y ai laissé mon cœur et dès que je le peux, pas aussi souvent que je le voudrais, j'y retourne.

Sans titre (Eline)

- Lù ! Appelais-je

Ma voix porta loin du haut de l'arbre mais personne ne me répondit.

Je cherchai dans les recoins de notre petite cabane, construite en haut de deux arbres presque collés. Je vérifiai dans son lit pour ne trouver que la couverture de mousse sur les feuilles qui lui servaient de matelas.

Je descendis de l'arbre, mon sac sur le dos. Je la cherchais pour lui dire au revoir, devant repartir en bateau ce soir. J'avais dû attendre d'avoir mes 18 ans pour pouvoir partir de chez moi et aller en mission pour empêcher une entreprise de raser la forêt dans laquelle je me trouve, à Bornéo. Nous avons réussi à sauver non seulement des millions d'arbres mais aussi tous les animaux qui y vivaient. Des animaux en voie de disparition à cause de l'humain. Je suis restée un an avec Lù dans cette forêt mais maintenant je dois repartir pour essayer de sauver d'autres animaux, notamment cette fois-ci ceux de la banquise.

Je me suis beaucoup attachée à Lù et je comprends qu'en ce moment elle n'est pas là, lui ayant expliqué tout ça. Quand elle est triste, elle se cache. Nous avons vécu tant de choses ensemble ; des journées à monter aux arbres, construire des abris, manger des fruits, moi me baigner pendant qu'elle nous fabriquait des chapeaux avec feuilles...

Je commençai à la chercher aux endroits où l'on aimait souvent être mais je les trouvai déserts. Ne sachant pas trop pourquoi, je me mis à courir et de temps en temps l'appeler. J'évitai avec habileté des racines sur le sol terreux. Au bout d'un moment je la vis au loin me regarder arriver. Je ralentis le pas pour finir en marchant jusqu'à elle, essoufflée. Mais à ma surprise, elle partit derrière les arbres. Je me remis à courir pour la suivre le long du chemin. Je l'appelais mais rien à faire, elle avançait. Elle s'arrêta au bout d'un moment, après avoir tourné à droite puis à gauche et esquivé des ronces. Je m'approchai lentement d'elle, craignant qu'elle ne s'enfuît de nouveau. Elle me regarda dans les yeux et, tout doucement, se retourna, fit quelques pas et nous sortîmes de la forêt. Un magnifique paysage s'offrit à moi. Étant en hauteur, nous voyions le bleu de la mer infinie, le sable décoloré de la plage et l'étendue de grands arbres verts. Lù me fit sortir de ma contemplation par un grognement amical. Je me retournai et vit qu'elle nous avait cueilli des mangues, mon fruit préféré. Elle m'en tendit une moitié un peu mâchouillée que je pris en souriant. Nous savourons ensemble le fruit orange en admirant le paysage, le soleil rampant sur notre peau.

Je n'oublierai pas mon amie des arbres, au pelage roux et aux longs bras pendants.

Je n'oublierai pas ce que les Hommes n'ont considéré que comme un orang-outan.

Pour la dernière fois que nous nous voyions, Lù avait choisit de m'emmener voir ce paysage.

C'était son idée...

Un plat qui se mange froid (May)

Oui, elle est très convaincante et elle en joue. Je crois qu'au fond elle adore cette phrase. Elle adore m'entendre avouer d'un air piteux qu'en effet, ce cadeau dont tu rêvais c'est elle qui en avait eu l'idée. Elle sait qu'elle a toujours les bonnes idées mais elle adore qu'on le lui rappelle. C'est comme un besoin viscéral. De même, je ne peux pas écouter mes CD de jazz préférés sans qu'elle vienne me rappeler que c'est elle qui m'avait initiée à cette musique. Sous prétexte qu'elle agit comme une pionnière de l'idée elle voudrait qu'on lui voue une reconnaissance éternelle. Des idées que l'on aurait eues par nous-mêmes avec juste un peu plus de temps ! Cependant elle reste assez futée pour ne pas s'octroyer le monopole de l'idée. Non, vraiment, elle partage. Par des tours de logique incroyables, elle parvient systématiquement à répartir les choses de la manière suivante: elle a les bonnes idées, moi les mauvaises. Déjà toutes petites, quand notre chat blanc était retrouvé couvert de dessins au feutre rose et qu'on nous demandait des explications, elle répondait avec un sourire angélique le fameux " c'est elle qui en avait eu l'idée". Ahurie par l'audace de l'accusation, je me retrouvais incapable de prononcer le moindre mot et finissais par réparer "mes" bêtises les heures suivantes. J'en suis devenue l'image même du mauvais exemple. Et ça a continué des années, jusqu'à aujourd'hui à vrai dire. Même quand la bonne idée m'appartient, quand je trouve l'étincelle, si elle la comprend ou si je lui en parle, sa version des faits me fera toujours passer pour la suiveuse et personne n'aura le moindre doute quand elle affirmera sans un tremblement dans la voix que l'idée vient d'elle. Bien évidemment, toute tentative de ma part de rétablir la vérité a toujours été considérée comme une puérole manifestation de ma jalousie "sans borne". Ils confondent toujours tout. Pourquoi tout le monde confond toujours tout ? Mais bientôt, bientôt il n'y aura plus d'erreur. Parce que demain on va au lac. C'est son idée, vous vous en doutez. Et demain, demain il n'y aura personne d'autre, si on suit « son » idée. Et quelque chose me dit que lui viendra peut-être l'idée d'aller faire un tour en barque. Et peut-être, peut-être que demain, j'aurai l'idée d'être maladroite, et peut-être qu'elle tombera dans l'eau, voire qu'elle se noiera si j'appuie bien. Oh, ça laissera un vide, c'est sûr. Mais cette fois-ci elle ne sera plus là pour dire " C'est elle qui en avait eu l'idée".

Au menu du jour (Cézenne)

PARIS – 2ème siècle après Mapine le Reine

Dans un grand restaurant, 3 étoiles au guide Chichelin, quelques couples , une paire d'amis....

Seul le serveur dérange parfois le calme des conversations feutrées... quand tout à coup, une femme se lève et crie : « je te dis que c'est elle qui en avait eu l'idée ! »

Vite rattrapée par son mari, elle se rassied en grimaçant, le bras enserré dans l'étau d'une poigne musclée. Mais le mal est fait... Les chuchotis s'arrêtent, les cous se tendent, les paires d'yeux se tournent vers cette table où le mot interdit depuis tant d'années a été prononcé : IDEE....

« i » comme itérer, « d » comme déterrer, « é » comme éthéré et « e » comme... euh,... i-d-é-e.

Le chef de rang qui veillait dans un coin de la salle, s'approche : « Madame, veuillez me suivre ! »

La femme se met à pleurer : « pitié, ce mot m'a échappé sous le coup de la colère ». « Madame, il est trop tard, le Vieux Testament m'oblige à vous emmener.... »

La femme sanglote à présent. Que disait le Vieux Testament qui a bercé toute son enfance à l'école de la Reinepublique ?.... Article 3351 alinéa 97 : Les mots interdits sont :

A « Art »et tous ses dérivés, artiste, artificiel, artichaut, artisan....

B, C , « Créativité », D, E , « Extravagance » , F « Folie », G , H , « Homo-s...apiens , non , « homosexualité » , I , J , K , L... la femme sanglote désespérément, X , Y , Z... Si vous les prononcez, ne serait-ce qu'une seule fois, vous serez passible... De quoi déjà... ?

La femme ne peut penser plus loin car le chef de rang l'empoigne par le bras, celui laissé libre par son mari, enfin... celui qui n'était pas encore prisonnier de la poigne de son mari ,et de la Reinepublique , le bras gauche, celui qui avait appris à résister....je veux dire, celui qui ne s'était jamais soumis aux « A, B, C, D...X, Y, Z »

« Madame, conformément à l'article 3356 alinéa 97 (tiens, il s'est trompé d'article...) je vous emmène à l'école de la Reinepublique où vous passerez le restant de vos jours à élaborer le dictionnaire des Récalcitrants, avec pour mission particulière d'alimenter les lettres X, Y, Z.

Heureuse d'avoir échappé aux lettres K, Q, W, la femme se laissa emmener docilement, après avoir bien sûr, réclamé son bras droit à son époux....

Depuis ce jour, l'époux ne put retourner dans ce restaurant. Il reprit son travail....au guide Chichelin et continua d'attribuer des étoiles, le cœur en bouillie, car il avait perdu l'étoile de sa vie....

Au bout de la ligne... (Renée Lemonnier)

C'est elle qui en avait eu l'idée : se retrouver à une station de métro. Elvis avait tout de suite été d'accord... c'était même inespéré. Un rendez-vous avec elle !

Le voilà installé confortablement dans ce dernier wagon de la rame. Peu de monde à cette heure tardive, l'atmosphère est feutrée, les passagers engourdis...

Il est fatigué, très fatigué, il pourrait dormir car il a près d'une heure de voyage avant d'arriver à destination, mais il refuse de fermer les yeux par crainte de se noyer dans ses rêves et de perdre toute l'intensité de l'attente. Elvis pose les yeux sur le profil de la femme lasse qui lui fait face mais il ne la voit pas. Il baille généreusement à la grande surprise de son voisin ébahi par tant de sans-gêne !

La journée a été longue, trop longue. Une nuit sans sommeil, entre rêve et réalité, la sonnerie stridente du réveil, les premières informations avec leur lot de catastrophes, un café noir bû rapidement puis le rituel du quotidien où se sont succédés travail, cours, métro, restauration rapide... Et enfin une courte halte chez lui pour se préparer, ce soir il va soigner son apparence : rasage minutieux, eau de toilette raffinée, la chemise des grands jours, à col ouvert, et surtout l'écharpe blanche qui métamorphose son vieux duffle-coat, touche élégante un rien désinvolte.

Les stations défilent entre ombre et lumière, les quais sont déserts mais Elvis ne voit rien. Il est absent, zombi en état d'éveil, il essaie d'imaginer la rencontre. Qu'allait-il lui dire ? Qu'attendait-elle ? Comment amorcer la discussion ?

Il espère bien qu'elle sera là à l'attendre sur le quai, dans son vaste manteau vert qui la couvre jusqu'au pied... Naïma, la belle Marocaine, il l'avait rencontrée la veille au cinéma, un film sur le Maroc, un film étrange, un film muet, un film lent avec de longs silences alternant avec une musique orientale un peu lancinante mais des paysages sublimes : le Haut Atlas sec et caillouteux, les vallées verdoyantes, le désert de sable, les maisons en terre ocre, simples mais accueillantes, des regards expressifs et profonds...

Ils étaient seuls, elle au milieu de la salle et lui, un peu à l'arrière à côté de la porte, prêt à s'éclipser dès qu'apparaîtrait le mot « fin ». Il n'avait pas vraiment choisi le film : deux heures à perdre et ce cinéma qu'il connaissait bien. Il n'avait pas hésité.

Immobile, le regard fixé sur l'écran, Naima ne l'avait pas vu, elle semblait appartenir à l'écran. Ses longs cheveux noirs caressaient le décolleté discret de son pull-over rouge. Elle avait quitté son foulard. Elle se croyait seule, elle parlait à haute voix en arabe, l'intonation était pathétique presque tragique. Peut-être racontait-elle son histoire : pourquoi elle avait quitté son pays si beau, si lumineux. Avec précaution il s'était approché pour mieux la voir. Au milieu du film, elle avait pleuré, d'abord avec réserve puis elle avait laissé libre court à sa douleur... le visage inondé de larmes. Elle était émouvante, encore plus belle.

Il se sentait irrésistiblement attiré par cette jeune fille mais n'osait plus bouger de peur de rompre la magie de l'instant.

Emu, tendu, ivre d'espoir, il avait abandonné le film pour ne s'intéresser qu'à la fragile silhouette. A nouveau le silence et sa respiration plus calme, elle ne pleurait plus, il imagina son sourire, un large sourire.

La fin du film... le générique avec des noms étrangers écrits en arabe et aussi en français. Elle attendit un long moment avant de se lever, de récupérer son long manteau, de réinstaller harmonieusement son foulard. Elle se leva enfin et allait sortir... Il se leva aussi, hésitant, cherchant comment l'aborder. Il avait peu de temps pour se décider. Il alla jusqu'à la porte, attendit qu'elle passe près de lui. Il lui sourit d'abord, espérant qu'elle répondrait... Surprise, elle ralentit, hésita, esquissa un sourire puis osa le regarder. Alors il commença à lui parler :

- Avez-vous aimé le film ?

- Bien sûr, répondit-elle, c'est un voyage à travers mon pays...

Alors il lui dit qu'il était étudiant en ethnologie, qu'il préparait une thèse sur le Maroc... justement, qu'il cherchait des témoignages authentiques, qu'il était intéressé à en savoir plus, ajoutant qu'il pouvait même la rémunérer... Il parlait vite, les mots se bousculaient, il attendait une réponse rapide, il avait peur des silences... peur qu'elle refuse.

Mais elle lui sourit, un sourire lumineux qui l'inonda de bonheur.

Elle s'appelait Naima, habitait chez son frère, était étudiante en lettres modernes à Nanterre. Elle s'exprimait dans un français recherché sans accent. Elle expliqua aussi qu'elle ne pouvait plus rentrer au pays... que c'était dramatique, qu'elle lui raconterait plus tard.

Surpris, troublé, déséparé, il regarda sa montre... prétextant un rendez-vous avec son directeur de thèse, il la quitta après l'avoir invitée à une nouvelle rencontre pour parler du Maroc bien sûr... et c'est elle qui lui avait proposé de se retrouver le lendemain, elle l'attendrait, justement au terminus de ce métro, là où elle habitait.

L'écran avait disparu sous les lumières de la salle et elle était partie rapidement. Il la laissa sortir et ouvrit la porte de service sur la droite pour accéder au vestiaire. Il allait se changer et commencer à nettoyer toutes les salles de ce multiplex. C'était son travail, il n'étudiait pas l'ethnologie, il prenait des cours de français pour illettrés...

Mademoiselle M... (Patrick Masson) (paroles de chanson)

Ce soir de printemps
On l'a retrouvée
Baignant dans son sang
Et défigurée
Elle gisait à terre
Le regard à l'envers
Elle avait souffert
Elle en avait l'air

Elle vivait seule
Just' son épagneul
Mais qui lui aussi
Etait là occis
Ce cadavre exquis
Mort sans aucun bruit
Etait un mystère
Pour le commissaire

Il n'y a pas de mobile
Pas de projectile
Les Experts ces as
Ne trouvent aucune trace
Y'a pas d'effraction
C'est une bonne question
La porte est fermée
Elle avait les clés

L'commissaire Javert
N'y voit pas très clair
C'est pourtant un bon
Ce flic un champion
Il a résolu
Quand c'était confus
Mille et une affaires
Mille et un mystères

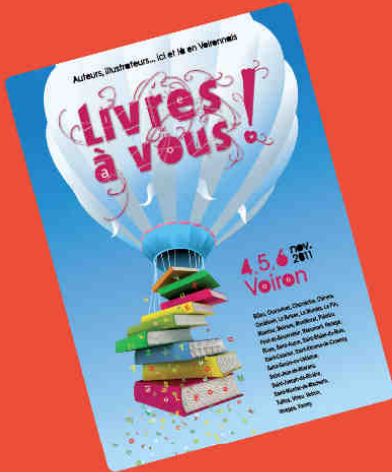
On va la classer
Cette femme cassée
Dans l'dossier marqué
Non élucidés

Et les journalistes
Qui s'ront sur la piste
On dira comme ça
Oh ! La la la la

Mais y'a un témoin
Qui rôdait dans l'coin
L'a tout entendu
Et il a tout vu
Il vient de raconter
Toute la vérité
Ça va faire du bruit
Dans tout le pays

Mad'moiselle Marianne
Oh que Dieu me damne
A été tuée
Oui assassinée
Et j'ai vu j'ai vu
Un individu
Lui donner dans l'dos
Des coups de marteau

C'était une blonde
Un tout p'tit peu ronde
J'ai même vu ses yeux
Un regard si bleu
C'était son idée
Son but sans pitié
Marine a frappé
Marianne est tombée.



Recueil réalisé à l'occasion de la 3e édition du festival « Livres à vous ! Auteurs, illustrateurs... Ici et là en Voironnais », organisé les 4, 5 et 6 novembre 2011 par la Ville de Voiron. Pour la troisième année consécutive, une invitation à écrire a été lancée par Philippe Renard (association Dédicaces) en résidence à la médiathèque de Voiron. Une soixantaine d'auteurs amateurs ont répondu à cette invitation et se sont lancés dans l'écriture d'un texte autour de cette phrase proposée par l'invité d'honneur du festival, Didier Daeninckx : « C'est elle qui en avait eu l'idée... ».

Création graphique : petit-soleil.com - Impression : Bortel

